



## Tom Wolfe

A l'occasion de la sortie en France de son dernier roman, l'auteur du « Bûcher des vanités » s'est confié à Philippe Labro. Rencontre. Page 12.

## Philosophie

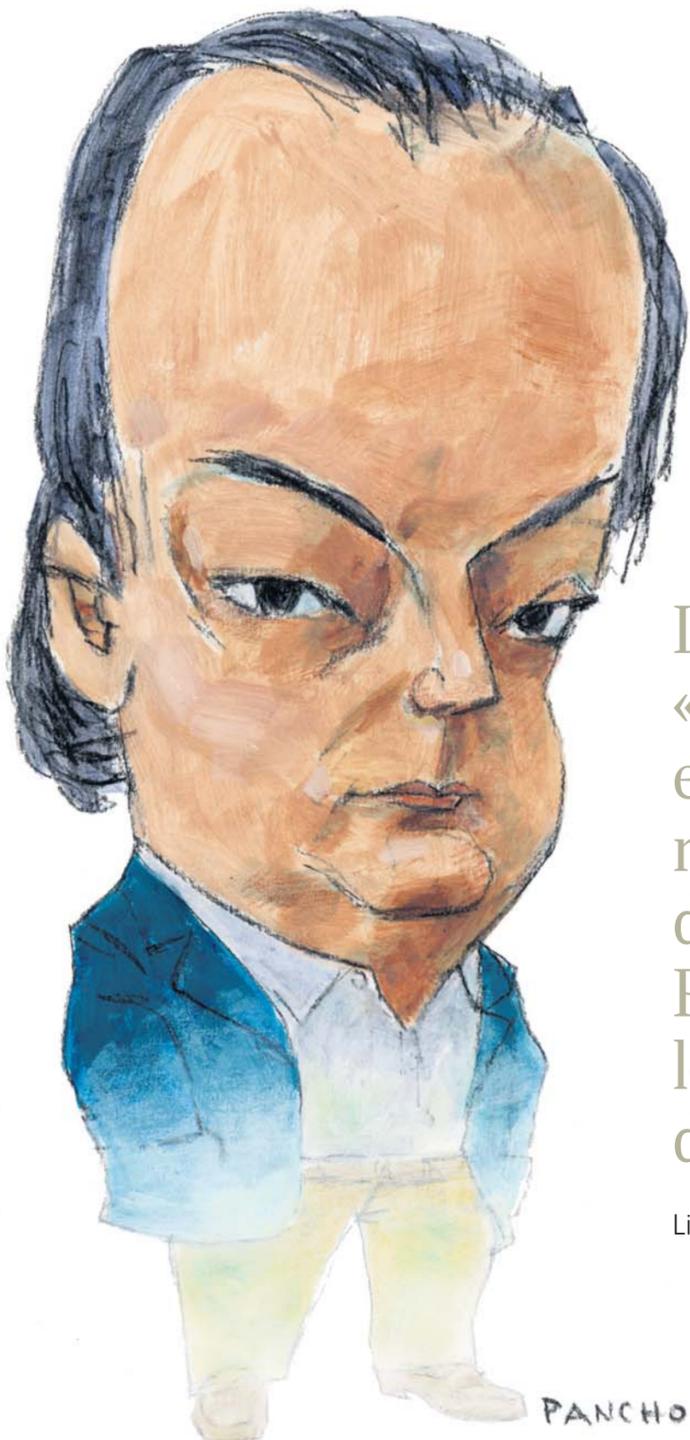
Est-elle morte ou à reconstruire ? Comment y entrer ? Comment travaillent les penseurs ? Avec un inédit de Pierre Hadot sur les écoles de l'Antiquité. Dossier. Pages 8 et 9.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 24 mars 2006

## ENRIQUE VILA-MATAS LA LITTÉRATURE EST UN ROMAN



L'auteur de « Bartleby & Cie » explore une nouvelle fois, dans « Docteur Pasavento », le mystère de l'écriture.

Littératures. Page 6

### Littératures

Dans « J'étais derrière toi », Nicolas Fargues évoque la démission masculine. Et aussi : Marcelin Pleynet, Kazuo Ishiguro, Richard Powers, Nick Flynn... Pages 3 à 6.

### Histoire

Comment les élites européennes ont traversé l'épreuve de l'occupation nazie. Et aussi : le retour de l'ordre moral sous Vichy. Page 7.

### Cinéma

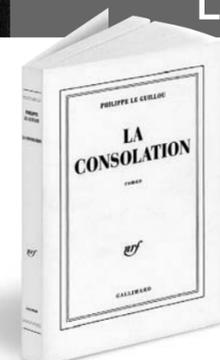
Philippe Garnier rend justice aux seconds rôles hollywoodiens, tandis que Peter Biskind enquête sur le cinéma indépendant américain. Page 10.



Philippe Le Guillou

La consolation

roman



À Paris, à la fin des années 1970, au cœur d'une ville en pleine métamorphose, Marc Verney, un jeune homme venu de Bretagne, continue de rêver et d'errer. Sur la voie de l'écriture, il découvre ce qui le captive plus encore que Paris : les silences, le mystère, les blessures des êtres.

Gallimard

Contributions

**Pierre Hadot**  
Professeur honoraire au Collège de France (chaire d'histoire de la pensée hellénistique et romaine), il est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Exercices spirituels et philosophie antique* (Albin Michel, 1981) et *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* (Gallimard, 1995).

**Philippe Labro**  
Journaliste, écrivain et cinéaste, il a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels *La Traversée* (Gallimard, 1998) et *Tomber sept fois, se relever huit* (Albin Michel, 2003, et « Folio » Gallimard, 2005). Son prochain roman, à paraître en mai chez Albin Michel, s'intitulera *Franz et Clara*.

Rectificatif

**Architecture**  
Françoise Fromonot n'était pas membre de l'équipe conduite par Nasrin Seraji, comme nous l'avons écrit par erreur à propos de son ouvrage sur « La Campagne des Halles » (« Le Monde des livres » du 24 février). Elle ne pouvait donc être éliminée, comme un raccourci fâcheux nous l'a fait dire.

Une réponse au texte d'Amin Maalouf, « Contre la littérature francophone » (« Le Monde des livres » du 10 mars)

# La francophonie est une chance

Alexandre Najjar

J'ai lu avec intérêt l'article publié par Amin Maalouf dans les colonnes du « Monde des livres » (du 10 mars), où il considère que la notion d'« *écrivain francophone* » ne repose sur aucun critère défini et conduit à une sorte de ghetto en créant une discrimination inacceptable entre littérature française et littérature écrite par les étrangers en français. Cet article soulève des questions pertinentes (l'absence de critères précis, les réticences de certains à considérer les auteurs français eux-mêmes comme « francophones » ou leur refus d'inclure les écrivains francophones dans les traités de littérature française...) et exprime bien le malaise qu'éprouvent les écrivains étrangers installés en France et naturalisés français dans la mesure où leur intégration demeure incomplète à leurs yeux tant qu'ils sont qualifiés de « francophones ».

Mais il n'est pas à l'abri de la critique : poussé à l'extrême, le raisonnement d'Amin Maalouf conduirait à abolir tous les particularismes et à faire abstraction de la langue et de la nationalité pour aboutir à une sorte d'écrivain sans passeport. Pour séduisante qu'elle soit, cette vision est utopique et va à l'encontre des efforts entrepris pour protéger la diversité culturelle (que Maalouf lui-même considère justement comme « *notre première richesse* ») et s'opposer aux dangers connus de la mondialisation. En outre, la thèse de l'auteur du *Rocher de Tanios* reflète mal la réalité telle que nous l'éprouvons, nous autres, écrivains « francophones » ou « d'expression française » établis hors de France.

Dire d'un écrivain libanais, québécois, tunisien ou sénégalais qu'il est « francophone » n'est pas réducteur, bien au contraire : ce statut lui confère une certaine universalité en le plaçant,

d'emblée, au sein d'un ensemble qui compte aujourd'hui une cinquantaine de pays francophones et lui permet de s'adresser à deux publics : « *celui, immédiat, qui partage son univers référentiel, et un autre, plus éloigné, à qui il doit rendre sa culture intelligible* », selon la formule de Lise Gauvin.

La francophonie apparaît plutôt comme une chance tant pour les écrivains étrangers que pour les Français eux-mêmes. Les premiers s'intègrent, du fait même de leur adoption de la langue française comme moyen d'expression et de communication, dans la vaste famille

*Amin Maalouf, lui-même lauréat du plus prestigieux prix littéraire français, n'est pas patent : il existe entre littérature francophone et littérature française une osmose permanente, une synergie féconde, un enrichissement mutuel* »

francophone et peuvent, à partir de cette tribune, mieux défendre leur identité culturelle et mieux transmettre les idées qui les préoccupent, sachant, du reste, que de nombreuses études relèvent des correspondances frappantes, aussi bien thématiques que stylistiques, entre les différents auteurs francophones ; les seconds trouvent dans ces écrivains venus d'ailleurs de nouvelles sources d'inspiration, des formes inédites d'expression, des images et des mots savoureux... Au demeurant, le « clivage » dont parle Amin Maalouf, lui-même lauréat du plus prestigieux prix littéraire

français, n'est pas patent : il existe entre littérature francophone et littérature française une osmose permanente, une synergie féconde, un enrichissement mutuel.

Lors de son passage à Beyrouth en 1994, François Nourissier avait bien souligné cette idée : « *De 1973 à 1993, cinq écrivains francophones de la Suisse, du Canada, du Maroc, des Antilles et du Liban ont obtenu le prix Goncourt. Il est certain qu'il y a là une volonté très claire... Cela est d'ailleurs bien accepté par les auteurs français et par le public. La littérature francophone peut être bénéfique à la langue française à deux niveaux. D'abord, au niveau de la langue. Le français est une langue assez fixe (...). De nouvelles façons d'écrire, des mots nouveaux empruntés à un autre langage peuvent l'enrichir (...). D'autre part, du point de vue de la richesse d'inspiration, la littérature francophone peut beaucoup nous apporter. Une des faiblesses du roman français contemporain, c'est quand même une certaine répugnance à traiter les grands problèmes : on fait de l'intimisme, on fait du laboratoire, on fait de la littérature de recherche, très cérébrale. Il n'y a plus d'équivalent aujourd'hui au travail de Zola, Flaubert ou Balzac ; il n'y a plus, sur les grands problèmes de la société française, une sorte de compte-rendu romanesque de grande qualité. C'est une inspiration que nous avons perdue. Or, il y a un souffle différent qui passe avec des écrivains qu'on va chercher un peu plus loin...* » Pourquoi, dès lors, remettre en question l'idée de littérature « francophone », pourquoi semer le doute dans les esprits ?

L'indifférence affichée quelquefois à l'égard des littératures francophones n'est pas signe d'hostilité, mais de méconnaissance. Nous n'avons jamais éprouvé en France cette prétendue ségrégation vis-à-vis des auteurs francophones ; nous n'avons jamais perçu chez les Français la volonté de nous « exclure » sous prétexte que nous

sommes « francophones ». A l'heure où s'achève le Salon du livre de Paris, qui a réuni des dizaines d'auteurs ayant le français en partage, affirmer que la francophonie est un « *outil de discrimination* » est profondément injuste : elle est, et restera, un formidable espace d'échange, de fraternité et de dialogue.

Ces considérations faites, force est de constater que le véritable enjeu, aujourd'hui, est moins le statut des écrivains francophones que l'avenir de leur langue d'adoption, menacée, de moins en moins présente à l'étranger, marginalisée dans les domaines des nouvelles technologies de la communication et de la recherche scientifique. Comment organiser « le combat pour le français » ? Par quels moyens les instances de la francophonie entendent-elles consolider la place du français dans le monde ? Comment faire face à l'hégémonie d'une langue unique et aux dangers réels d'une pensée unique ? Il est heureux que des auteurs comme Claude Hagège ou Dominique Wolton se mobilisent, dans des ouvrages récents, pour réveiller les consciences et inciter le pouvoir politique à mieux défendre le français. Dans ce combat, les écrivains francophones seront assurément en première ligne. Car défendre la langue française, c'est, avant tout, se battre pour une certaine idée de la liberté.

Ecrivain libanais francophone, Alexandre Najjar est l'auteur notamment du *Roman de Beyrouth* (Plon, 2005).

**Proposer un texte pour la page « Forum » par courriel : [mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr) par la poste : Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13.**

AU FIL DES REVUES

## « Le Meilleur des mondes », une voix pour l'Amérique

DANS la période de reclassement idéologique ouverte par le choc du 11 septembre 2001, la difficile naissance d'un « néo-conservatisme » à la française aura constitué l'un des phénomènes les plus inédits. Comme outre-Atlantique, pourtant, cette constellation se distingue par son extrême dispersion : au-delà d'une doctrine globalement proaméricaine, les femmes et les hommes qui l'animent n'ont souvent pas grand-chose en commun.

De cet éparpillement humain et politique, le numéro inaugural du *Meilleur des mondes* apparaît comme une parfaite illustration. On y retrouve la diversité de sensibilités qui caractérisait déjà le cercle dit de « l'Oratoire », dont la revue forme le prolongement éditorial. Créé de façon informelle, en 2001, comme un espace de discussions entre amis, ce cercle s'est élargi jusqu'à devenir un authentique club de débats : « *Pour la plupart issus de la gauche ou de l'extrême gauche, nous étions choqués par l'anti-américanisme qui*

*régnait en France au lendemain du "11-Septembre". Aujourd'hui, nous sommes un peu ceux qui soutiennent les Etats-Unis dans le village gaulois* », explique le journaliste Michel Taubmann, cofondateur du cercle avec son épouse Florence, pasteur à l'Oratoire du Louvre, à Paris.

**Groupe hétérogène**

Le premier geste public des « oratoriens » consista à signer un texte de soutien à l'intervention américaine en Afghanistan (« Cette guerre est la nôtre », *Le Monde* du 8 novembre 2001). Trois ans plus tard, on retrouvait nombre d'entre eux dans l'ouvrage collectif intitulé *Irak, an 1. Un autre regard sur un monde en guerre* (Ed. du Rocher, 2004). Mais c'est autour du *Meilleur des mondes* que leurs interventions devraient désormais se structurer, même si les contraintes propres à une publication régulière risquent de transformer en handicap ce qui faisait jusqu'ici l'originalité du groupe, à savoir sa profonde hétérogénéité.

Ainsi, la livraison qui paraît aujourd'hui rassemble les contributions (de qualité inégale) signées par des philosophes comme Monique Canto-Sperber, André Glucksmann et Pierre-André Taguieff, des écrivains comme Pascal Bruckner et Olivier Rolin, des historiens comme Stéphane Courtois et Max Lagarrigue, ou encore des spécialistes des relations internationales comme Thérèse Delpech, Antoine Basbous et Bruno Tertrais.

Outre l'accent porté sur la critique de l'anti-américanisme, on notera cette double insistance propre à la petite troupe des « oratoriens » : d'une part, un questionnement autour des enjeux humanitaires, dont témoigne un entretien avec Bernard Kouchner ainsi que le texte de Jacky Mamou, ancien président de Médecins sans frontières, consacré aux massacres du Darfour ; d'autre part, la volonté de s'inscrire dans l'héritage du mouvement dit « antitotalitaire ».

Sous ce dernier aspect, on lira avec intérêt non seulement l'entretien réalisé avec Bronislaw Geremek, ancien cofondateur du syndicat polonais Solidarnosc, mais aussi la rencontre du jeune documentariste Raphaël Glucksmann avec l'ancien dissident Vaclav Havel : « *Il est clair que la rhétorique de Bush sonne un peu plus vraie à nos oreilles qu'aux vôtres...* », confie notamment celui qui fut président de la République tchèque. ■

JEAN BIRNBAUM

*Le Meilleur des mondes, n° 1, printemps 2006, Denoël, 156 p., 15 €.*

LETTRE DE GENÈVE

## Le livre explosif de Daniel de Roulet

AU soir du 5 janvier 1975, Gstaad s'endort paisiblement sous une abondante couche de neige fraîche. Pourtant, sur les hauteurs de la très huppée station de ski helvétique, le chalet d'Axel Springer, patron de presse allemand, est détruit par un incendie. La police conclut à un attentat commis par des gauchistes de la célèbre Fraction armée rouge, dont Springer et ses journaux, jugés réactionnaires, sont les ennemis jurés. Mais les coupables ne seront jamais retrouvés. Et pour cause, puisqu'ils étaient suisses.

C'est ce que raconte Daniel de Roulet dans un petit ouvrage publié simultanément à Paris et Zurich (1). L'auteur, qui vit aujourd'hui en France, a déjà fait état, dans ses romans, de son passé militant. Aujourd'hui, dans *Un dimanche à la montagne*, il révèle avoir détruit ce chalet en compagnie d'une jeune femme dont il était amoureux. Il avait 30 ans et tenait Springer pour un ancien nazi. Son livre retrace cette rocambolesque journée de l'hiver 1975 où deux jeunes gens ont, tout seuls, soigneusement préparé leur forfait, dormant la veille dans un palace de Gstaad sous un faux nom, rejoignant le chalet à skis, installant un ingénieux système de mise à feu, avant d'aller poster des communiqués de presse farfelus qui laisseront les enquêteurs perplexes.

Ce court texte nous fait revivre une époque. En Allemagne, Holger Meins, membre de la Fraction armée rouge, mourait en prison d'une grève de la faim. C'est aussi une réflexion

douce-amère sur le temps qui passe et les amours perdues.

Daniel de Roulet a décidé aujourd'hui de parler en hommage à cette femme autrefois aimée qui vient de disparaître, mais aussi parce qu'il a appris par hasard que Springer n'a jamais été nazi. C'est enfin parce qu'une phrase de Gerhard Schröder le hante depuis quelque temps : « *Je ne sais pas si vous êtes comme moi, je passe mes journées à combattre ce pour quoi je luttais dans ma jeunesse.* »

Dans l'ensemble, la presse helvétique a moyennement goûté la révélation. On ne reproche pas tant à Daniel de Roulet son forfait – qualifié d'« égarement » ou d'« idiotie ». La plupart des journaux s'offusquent surtout que cet aveu, trente ans après, ait été orchestré comme un coup médiatique à la française, avec deux rumeurs savamment distillées, des interviews livrées à l'avance à quelques journalistes, pour finir par une tournée des plateaux de télévision.

**« Macho de gauche »**

De telles pratiques autour de la sortie d'un livre sont peu courantes dans une Suisse protestante et sobre qui toujours réprouve le sensationnalisme. Du coup, les articles se font acerbes : après tout, se demande le quotidien *24 heures*, Daniel de Roulet a-t-il seulement commis cet attentat dont il se vante ? Dans *Le Temps*, on l'accuse d'être un donneur de leçons. Le germanophone *Tages-Anzeiger* l'interroge sur la commercialisation de ses souvenirs, en estimant qu'il fait preuve de lâcheté

en dévoilant des faits prescrits, quand *Der Bund* regrette son narcissisme. Enfin, dans la *Basler Zeitung*, on fustige ce « macho de gauche » qui décrit plus précisément sa nuit d'amour à Gstaad que les détails de l'attentat.

Le monde politique n'a pas tardé à réagir. A Berne, le conseiller national Oskar Freysinger a lancé une initiative parlementaire réclamant que Daniel de Roulet rembourse différentes aides qu'il a reçues de l'Etat en dix ans, et qui avoisineraient les 100 000 francs suisses (près de 64 000 €). Pour ce membre de l'UDC, le parti très droitier de Christoph Blocher, « *la Suisse ne peut financer des terroristes* ». Daniel de Roulet estime que leur requête n'est pas recevable : « *La prescription est un droit humanitaire.* » ■

SYLVIE TANETTE

(1) Un dimanche à la montagne, de Daniel de Roulet. Ed. Buchet-Chastel, 158 p., 15 €. (*Ein Sonntag in den Bergen. Ein Bericht.* Limmat Verlag, 15 €).

# Les pleurs du mâle

Dans un roman au ton direct, cru et nerveux, Nicolas Fargues dresse un tableau sans complaisance de la démission masculine, avant d'esquisser une fragile renaissance

Il y a cinq ans, Nicolas Fargues entraînait en littérature avec *Le Tour du propriétaire* (1), où il mettait en scène, avec un joli brin d'autodérision, un apprenti écrivain, parti en Indonésie pour échapper à la veine du roman narcissique et étrié. En vain. Lucide, Alexandre – double facétieux du romancier – se promettait néanmoins que son prochain livre serait : « *Un vrai roman, avec des phrases plus courtes, de l'imagination, du suspense, des rebondissements, et non pas un second premier roman, non pas une nécessité de trop régler tous ses comptes avec [soi] même avant de s'autoriser enfin, le plus simplement du monde, à écrire le monde tel qu'il est ; pas une prudente auto-explication de texte, mais un vrai roman de la maturité.* »

Trois livres plus tard – marqués par une manière toujours plus fine, aiguë et corrosive de relever les petits et grands travers de ses contemporains, Nicolas Fargues livre avec *J'étais derrière toi* le « vrai roman de la maturité ». Et ce tant par la maîtrise de son écriture que par le traitement de son sujet, qui n'est autre que la lâcheté masculine et la soumission des hommes, pour ne

pas dire leur démission, face au pouvoir des femmes. Ce sujet, le romancier l'avait déjà abordé dans le très remarqué *One Man Show*, qui fut trop vite réduit à une peinture grinçante des mœurs du milieu médiatico-littéraire.

Cette fois, pour éviter tout malentendu et porter le fer là où « ça fait mâle », Nicolas Fargues a non seulement délesté son propos de thèmes secondaires et de tableaux de genre, mais aussi simplifié sa narration, en allégeant son style et en rendant son phrasé moins sinueux. Premier effet donc de ce « Nicolas Fargue, nouvelle manière », un ton vif, direct, cru, nerveux, qui fait entendre la confession d'un homme dont

**J'ÉTAIS DERRIÈRE TOI**  
de Nicolas Fargues.

POL, 218 p., 17 €.

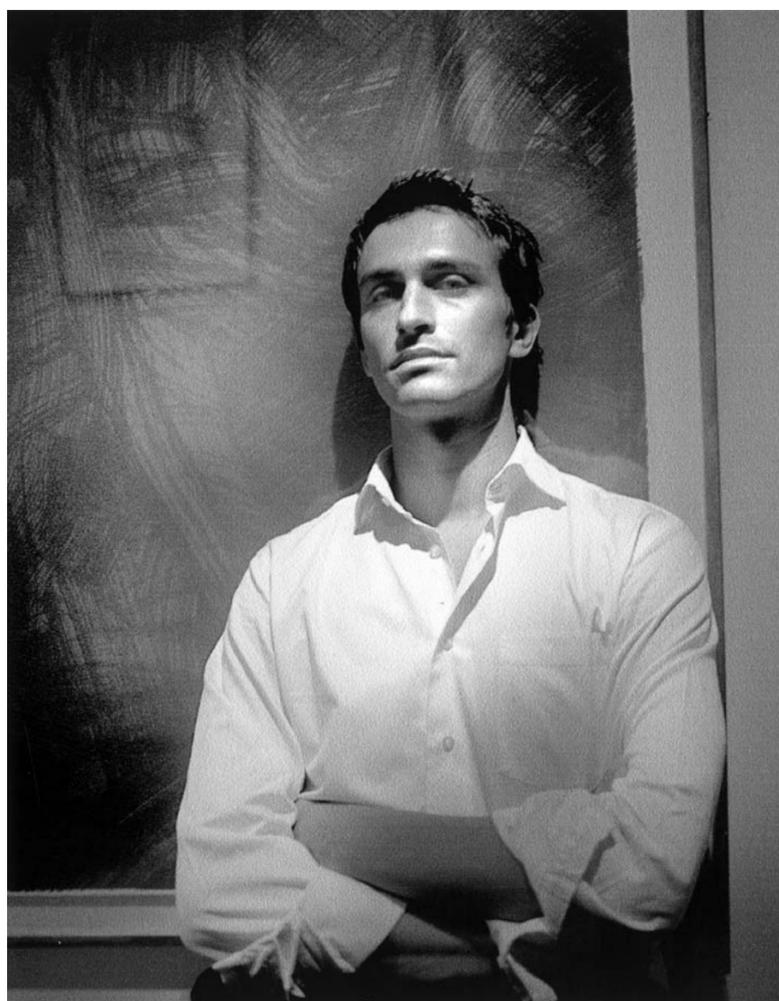
on ne connaît ni le nom ni la profession. Exit donc la figure récurrente de l'écrivain miné par ses doutes et ses interrogations, et place à un trentenaire, beau gosse, père de deux enfants, marié à la séduisante – mais non moins terrifiante – Alexandrine, à qui il a juré une absolue fidélité.

Un trentenaire que l'on découvre hagard, rompu, laminé par quinze ans d'un amour quasi fusionnel. Quinze ans à jouer au mari idéal, au « Monsieur pas-de-problèmes » toujours placé au-dessus de la mêlée. « *J'ai attendu la trentaine pour souffrir. Ou, plutôt, pour découvrir que je pouvais souffrir comme tout le monde et que ma soi-disant force mentale, mon soi-disant élégant détachement, ma soi-disant distance en toute circonstance, purement théorique, purement idéaliste, purement littéraire, que tout ça ne faisait pas le poids face à un vrai coup dans la gueule bien banal, franc et massif.* »

Aussi banal que le petit écart que ce « *Don Juan contrarié, idéaliste, romantique* » commet un jour avec une chanteuse de charme. Un moment d'égarement (non consommé) qu'il va payer au prix fort. Car, sitôt confessée sa faute, et esquissée l'éventualité d'une rupture, son épouse va déployer toute la panoplie de la femme outragée, humiliée, hystérique. Insultes, coups de balai, visage lacéré avec un fil électrique... Jour après jour, le « *saccageur de ménage* », rongé de culpabilité, encaisse tout, avec même une pointe de reconnaissance. Devenu le « *bouc émissaire de sa souffrance* », notre homme tient bon, jusqu'au moment où il apprend que sa femme – pour qui le sexe n'a jamais été une partie de plaisir – l'a trompé, à son tour, avec un « *Black plus mec (...)* plus balèze, plus wild » que lui. De trompeur, le voici trompé, et d'un coup réduit en miettes.

**« Petit mari adultérin »**

C'est ainsi qu'il débarque seul, en Italie – plus précisément à Romanze la bien nommée – pour s'offrir quelques jours de répit. Le temps de se ressourcer et de se retrouver. Le temps aussi pour Nicolas Fargues d'offrir de très belles pages, lumineuses, sensuelles,



TINA MERENDOU POUR « LE MONDE »

sur ce pays qu'il dépeint avec une infinie justesse, à mille lieues des images convenues et des clichés. Le temps d'une respiration pour cet observateur sensible, épris d'ailleurs, qui un soir se voit remettre par le serveur du restaurant où il dîne avec son père une carte sur laquelle est écrit : « *Ero dietro di te (J'étais derrière toi). Alice* », suivi d'un numéro de portable. Séduit et touché par ce geste « *osé, sexy, féminin, italien* » qui le rassure, la nuit venue, il appelle l'audacieuse inconnue.

C'est le début d'une idylle, simple fluide, légère, d'une renaissance pour le narrateur dans les bras d'une jeune étudiante de dix ans sa cadette. « *Face à elle, je ne suis plus un petit Blanc à la taille et au poids trop justes (...). Face à elle, je suis grand, musclé, et, surtout, venant de passer tant d'années à tenter d'être à la hauteur d'une fille noire intrinsèque (...), je n'ai plus peur de personne, d'aucune femme. (...)* Face à Alice, je suis de plain-pied dans la normalité des rapports hommes-femmes. (...) Dans ce jeu pacifique de séduction réciproque, je me retrouve, je me mets à ma place. »

Reste que ce rêve italien n'a qu'un temps. Sitôt rentré à Tanambo, l'île tropicale où il réside avec sa femme, le cauchemar reprend de plus belle. Et ce jusque dans le lit conjugal... Un cauchemar d'autant plus surnois que ce « *petit mari adultérin* » doit apprendre à mentir, à se cacher pour continuer à correspondre avec Alice. Seule bouffée d'air pur dans ce climat putride, plein de rancœur, de haine sourde, de revanche, où l'angoisse et l'avalissement touchent à leur comble lorsque Alexandrine découvre l'existence d'Alice. Il n'en faut pas davantage pour que le cauchemar vire à l'enfer dont cet impie parviendra à s'extraire, au prix d'une douloureuse réappropriation de soi. Pour prendre enfin la route de l'Italie, et celle d'un bonheur simple, fragile mais tangible. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

(1) Tous les livres de Nicolas Fargues ont été édités chez POL.

Signalons aussi, du même auteur, la sortie en poche de *Rade Terminus* (Folio n°4310)

## Extrait

« Alexandrine si femme, si adulte, trop adulte, si froide, si sévère, si pleine de colère, si exigeante, si intransigeante, si impressionnante, si rude souvent, Alexandrine puissante et magnétique, à l'angoisse contagieuse, Alexandrine qui m'avait mis à ses pieds au fil des années, moi si fort et si orgueilleux, comme personne ne l'avait jamais fait auparavant

ni ne l'a jamais fait depuis. Et elle le savait parfaitement, qu'elle pouvait faire de moi ce qu'elle voulait. Il était là aussi, le côté tordu de notre relation : elle faisait de moi ce qu'elle voulait, et moi, je me laissais faire, par crainte qu'elle me haisse de me défendre, croyant lui plaire en obéissant alors que ça l'horripilait, une telle mollesse de ma part, une telle soumission, une telle impossibilité de me rencontrer, moi,

et pas celui que je croyais qu'elle voulait que je sois. Entre nous, ça a toujours été fusionnel, passionnel, jamais d'indifférence. Je n'ai jamais réussi, année après année, à me lasser d'elle, tu sais. Même nos enfants passaient au second plan. C'était elle d'abord. Elle, elle, elle, toujours elle. Le temps avait beau passer, je la regardais toujours comme un même regard sa mère. » (pp. 52-53).

## La leçon de vie de Marcelin Pleynet

Quarante ans d'écriture, une trentaine de livres – poèmes, essais, journaux, romans –, une chaire d'esthétique à l'École des beaux-arts de Paris, un passé de directeur gérant de la revue *Tel Quel*, un présent à la revue *L'Infini*, une constante alliance avec Philippe Sollers – malgré, certainement, les demandes répétées de trahison –, une vision intensément négative de la société, aucune aigreur mais une persistante férocité : de tout cela, il est aisé de conclure que Marcelin Pleynet n'a jamais été admis par cette sorte de clergé qui tient le haut du pavé littéraire, rassemblant écrivains systématiquement célèbres et critiques se révant eux aussi écrivains.

Résultat : d'excellents textes pour peu de lecteurs. Mais, comme le remarquait naguère Marcelin Pleynet, qui ne perd jamais son ironie, « *les mauvais romans n'ont de succès qu'après de ceux dont la vie est un mauvais roman. C'est dire s'il y a foule* » (1).

Dans ce *Savoir-vivre*, évocation – et non récit – d'une confrontation avec la maladie et la mort, Marcelin Pleynet est plus que jamais fidèle à lui-même. C'est une récusation radicale de l'éternel « savoir mourir » des adeptes de la littérature souffrante. C'est aux antipodes des témoignages, du « comment j'ai vaincu mon cancer ». C'est un art de la joie retrouvée, par l'affrontement non sentimental avec la sensation du néant.

Comment un homme réfractaire à toute confiance, à toute idée de communauté, dont le corps avait atteint 70 ans sans lui demander de comptes, peut-il parler de son cancer, de l'opération, de l'hôpital ? En

inventant un voyage-roman-poésie-méditation esthétique dans ce « *curieux tunnel* » de la douleur, de la mutilation, de l'absence à soi-même, en explorant le « *passage d'une fiction embarrassée, laborieuse, à une autre, calme, infiniment plus déagée* ».

« *Mon instinct. L'habileté de mon instinct consiste à sentir pour tel ce qui est pour moi crises et danger, et de même à deviner les moyens par lesquels on peut les éviter ou les accommoder à son avantage, et pour ainsi dire les organiser autour d'une intention supérieure.* » Voilà ce qui rend possible l'écriture de ce carnet de bord, où l'on traverse l'hôpital – « *à l'hôpital, le corps*

**PARTI PRIS**  
**JOSYANE SAVIGNEAU**

réfugié avec sa musique en son ermitage » –, aidé par « *la jeune beauté souriante des infirmières* », mais surtout par « *un art de vivre qui se fortifie dans l'épreuve et l'angoisse même... montagne boisée, voyage immobile d'un monde à l'autre, et tels qu'ils sont dans leur savoir-vivre le propre de l'intelligence poétique. La Librairie me sauve comme elle sauva Montaigne... Shakespeare : "Ma librairie m'était duché plus vaste et suffisant..."* ».

Ainsi, après « *Le voyageur et son ombre* » et « *Le retour du même* », une troisième partie, « *Autoportrait à la palette – La musique aux Tuileries* », magnifiques variations autour de Manet, conclut cette

étrange aventure – commencée en octobre 2004 dans un hôpital de Suresnes, au Mont-Valérien, et achevée à Paris en mars 2005.

Avec cet hommage aux « *esprits libres* », cette déambulation à travers la peinture de Manet – le « *renversement acide* » dont parlait Bataille –, mais aussi dans le Paris qui l'a inspiré, Marcelin Pleynet, comme Manet « *fait de la lumière avec du noir* », se réapproprie « *une jouissance secrète* » et s'« *attarde dans les jardins... Vivant pour savoir où je suis vivant* ». Et on le suit avec volupté dans ce roman-musique qui devient symphonique, dans une mémoire qui réunit les villes, les peintres, les écrivains qu'il aime, pour affirmer une réconfortante vérité : le malheur est une disgrâce que tous les esprits libres ont refusée. ■

**LE SAVOIR-VIVRE**,  
de Marcelin Pleynet.

Gallimard, « *L'Infini* », 170 p., 14,50 €.

(1) Les Voyageurs de l'an 2000, journal, Gallimard, « *L'Infini* », 2001.

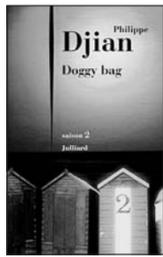
Dans le n° 94 de la revue *L'Infini* (printemps 2006), on retrouvera, comme à chaque livraison, « *Situation* », des extraits du journal de Marcelin Pleynet. Mais figurent aussi au sommaire de ce riche numéro la « *Lettre encyclique sur Dante* », de Benoît XV (1921), le très beau « *Discours du souvenir* », de Claude Lanzmann, prononcé au Mémorial de la Shoah le 9 octobre 2005, des textes de Jean-Pierre Ferrini sur Samuel Beckett, de Hermann Heidegger sur son père, de Béatrice Commengé sur Henry Miller...

**Prix France Culture Télérama**

"François Bégaudeau pose avec *Entre les murs* un jalon pour une littérature en devenir."

Jean-Luc Douin, *Le Monde des Livres*

ZOOM



**DOGGY BAG. Saison 2**, de Philippe Djian  
Il est recommandé d'avoir lu la « Saison 1 » (Julliard 2005) et d'aimer les séries télé pas très subtiles exploitant à fond les turpitudes de la vie de famille, pour goûter pleinement les tribulations des frères Sollens. Si l'on a détesté « Dallas » et quelques autres de ce genre, s'abstenir. Sinon, on peut s'embarquer avec joie pour trois heures de télé en mots. Tous ces gens sont de plus en plus infrequentables, un vrai bonheur. Il y a de la castagne, des accidents de voiture, donc des hôpitaux (mais pas l'atmosphère d'« Urgences »), des amants désunis et d'autres réunis,

un vieux monsieur émerveillé de découvrir qu'il a une petite fille déjà adulte, une femme tardivement enceinte, un curé rappelant l'existence du péché... Djian, qui aime composer des personnages déplaissants et inventer des situations tragico-loufoques, s'en donne à cœur joie. Sur tout ne pas manquer le morceau de bravoure du marathon couru sous des trombes d'eau. *Jo. S.*

Julliard, 300 p., 19 €.

**MORT DE LOUIS XIV, suivi d'autres transcriptions**, de Jacques Drillon

Jacques Drillon, qui connaît la musique aussi bien que la grammaire et les souplesses de la langue française, a rassemblé dans ce volume, outre le beau monologue théâtral qui lui donne son titre, quelques textes en forme de listes, d'énumérations ou de miscellanées – puisque le terme, depuis le succès de celles de Mr Schott, est devenu presque d'usage courant. On trouvera ainsi l'inventaire des noms donnés à des animaux domestiques par leurs maîtres célèbres, ou la liste des occurrences et graphies du mot « grossbibisch » dans les lettres échangées entre Valéry Larbaud et Léon-Paul Fargue. Et l'expression « fête de l'esprit » prend soudain tout son sens. *P. K.*

Ed. L'Escampette, 134 p., 15 €.

**PETIT PORTRAIT DE MA MÈRE EN ÉTOILE, et LA TABLE DES MATIÈRES**, de Dominique Maurizi

Deux élégants volumes du même auteur, Dominique Maurizi – qui est aussi photographe –, inaugurent une nouvelle maison d'édition appelée Albertine et dont le projet est de publier « des récits, des poèmes, des petits textes, voilà tout ». *Petit portrait de ma mère en étoile* est un étrange récit où la narratrice, « au bord du souvenir », contemple le visage de sa mère pour y retrouver son ancienne splendeur de « jeune fiancée ». « Mais qu'est-ce donc que la beauté ? », interroge-t-elle au long de ce texte en forme de secrète méditation. Le deuxième volume rassemble des poèmes dont l'accent et les ellipses rappellent Paul Celan. *P. K.*

Ed. Albertine (37, avenue du Général-de-Gaulle, 78125 Gazeran), respectivement 52 p., 12 € et 68 p., 13 €.



**LA PETITE PRÉSENCE**, de Dominique Sampiero

Qu'est-ce qu'être père ? C'est aller « jusqu'au bout d'être là ». Dominique Sampiero vit dans le nord de la France. Il écrit à sa fille pour signer sa présence. Olivia a 5 ans, elle est restée avec sa mère à Paris. Le divorce fut « raisonnable ». Chaque jour, sur la page, il parle à voix haute de la blessure de l'absence et cette blessure, il veut l'offrir à Olivia : « Je veux te l'offrir comme une écharpe pour ta vie de femme, une longue robe de soie mauve et bleue qui épousera chacun de tes gestes, plus tard, quand tu saigneras en pensant à nous,

à ton enfance trop courte, à cette page de ton histoire, déchirée, froissée, roulée en trois chiffons, toi, moi et ta mère. » Dans un récit serré, Sampiero dit pudiquement sa solitude, sa peur. Il décrit, au plus près, la douleur de la séparation qui fouaille sa poitrine. Histoire d'amour. *V. R.*

Grasset, 258 p., 18 €.

Deux romanciers font d'un huis-clos une image de notre monde

# L'universalité des petits riens

Il est courant, et juste, de regretter l'étréité des sujets de la plupart des romans français qui n'emportent pas le lecteur dans le dépaysement de grands espaces peuplés de personnages hors du commun. Stephen Carrière semble répondre à cette espèce d'exception culturelle en plaçant ses héros et héroïnes dans le contexte on ne peut plus restreint d'un immeuble dont les locataires, pour ne pas ignorer tout à fait l'extérieur, vivent en huis clos. Toutefois, les vies qui se croisent et se heurtent dans cet espace limité ne traduisent en rien la petitesse de l'imagination de l'auteur qui, du particulier, arrive avec aisance au général.

**COMME DES HÉROS SANS GUERRE** de Stephen Carrière.

Albin Michel, 260 p., 17 €.

**LE MONDE ET INVERSEMENT** de Claude Ponti.

Ed. de l'Olivier, 300 p., 20 €.

Curlow, homosexuel atteint d'une maladie dont aucun médicament n'apaise la douleur, combat les monstres que font naître les drogues. Teddy Alenbach, professeur, est accusé de pédophilie par son voisin Bloch, qui glisse dans les vies « comme un ballon de fiel prêt à déverser ses trombes d'acides ». Maria, dite « la Morte », ancienne écuëyre désormais paralysée, n'a d'autres visites que celles d'un « Noir taciturne » qui lui apporte de quoi survivre. Amaya Paulin Sanchez, « jazzwoman » au passé quasiment fabuleux, est la maîtresse de Sauveur, homme à tout faire qui, en liberté conditionnelle, a un passé de boxeur peu glorieux sous l'autorité de Douglas. Se guettant, se calomniant, ce petit monde poursui-

vrait sa vie misérable si un événement n'en troublait le désordre qui est son organisation habituelle, un événement dont on ne peut priver le lecteur de la découverte, et assez étonnant pour que l'immeuble prenne « l'allure d'une salle de bal », où Sauveur s'étonne de voir Alenbach et Reda deviser à propos du code d'Hammourabi.

Personnages, décors et actions laissent entrevoir un roman désespérant, glauque, et l'univers que, d'une écriture bien maîtrisée et sans pathos, peint Carrière – on pense parfois à l'auteur d'*Uranus* – n'est pas idyllique, mais, paradoxalement, ses personnages inspirent plus de tendresse que de répulsion, et leurs histoires aboutissent à ces derniers mots signés Nina Simone, *It's a New Dawn*.

**Extrait**

« Amaya ne l'avait pas attiré tout de suite. La première fois que Sauveur l'avait croisée dans l'immeuble de briques rouges, il n'avait perçu d'elle qu'une silhouettede sèche dans un tintamarre de cailloux entrechoqués. Il lui donnait plus de cinquante ans. Sa superbe était trahie par les nombreuses rides bordant sa bouche et les coins de ses yeux noirs. Ses mains aussi avouaient le temps passé. Mais, à ces quelques redditions près, Amaya s'affichait dans toute sa sculpturale maîtrise. Elle exhibait d'ailleurs volontiers son ventre aux lignes droites, offrant au monde la vue de son nombril comme les pirates hissent leur pavillon noir. En toute chose, Sauveur avait appris à connaître la sorcière comme une femme à l'abordage. » (*Comme des héros sans guerre*, de Stephen Carrière.)

Cette nouvelle aurore, qui donne son ampleur au roman, on la découvre aussi chez Claude Ponti. D'entrée, il fixe l'esprit de son récit avec cet alléchant incipit : « *Le jour où Edgar mourut, personne ne s'en aperçut.* » De la chute fatale d'Edgar à une station de métro, seule M<sup>me</sup> Clapeau en est témoin. Quant à lui, avant de sombrer dans le néant, il aperçoit les feuilles d'un dossier au milieu de poireaux : « *N'aimant pas les poireaux, il conclut que le dossier n'était pas à lui* », conclusion qui donne le ton du récit. L'immeuble de la rue Dellastrada, bâti sur les restes d'un hôtel détruit par Haussmann, est en copropriété, mot dans lequel il y a « copro, de kopros en grec, c'est-à-dire la merde ».

**« Saint Queneau »**

Y vivent M<sup>me</sup> Sigoulet la gardienne, l'écrivain M<sup>me</sup> Freutin, qui dialogue avec son double Menu Freutin, Desousche qui se dit De-Sousche, Hortense et Hyacinthe, « les deux pestes du troisième » – pour Hortense, Edgar transcrit *Putain de chanson d'amour*, le tube préféré des « ado-naissants, premier trimestre de CM2 » –, M<sup>me</sup> Lemours et Love-Love, son lapin blanc mi-biologique mi-mécanique, « mis au point par la transbio » et que n'apprécie guère M. Lemours, M<sup>me</sup> Pairemafroste, « une espèce de volatile sans enverger », Jérôme Hardelin et son chat Kidordine, M<sup>me</sup> Gendre, dont la perte de mémoire met en péril la copropriété. Rien n'est simple d'un étage à l'autre, et surtout pas la vie d'Edgar, qui voit Buster Keaton le remercer de l'avoir invité avec Maureen O'Sullivan. De ces délires, qui fleurissent l'Oulipo, Ponti bâtit un roman comme il en est peu. On ne s'étonne pas de le voir rendre hommage à « saint Queneau » et on passe avec jubilation de l'une à l'autre des scènes jusqu'à la finale, quand la réalité explique l'envers des choses, quand, comme chez Carrière, des petits riens prennent une valeur universelle. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

## Rencontre « Une fille Zhuang », ou quand le roman respire en bilingue Wei-Wei, l'innocence pionnière

Est-ce que le livre vous a fait rire ? C'est la première question de Wei-Wei, qui en pose beaucoup. Toujours polie, souriante, avec une lueur d'espièglerie dans le regard qui n'illumine pas qu'elle – mais toute la table, le restaurant et certainement aussi la rue d'à côté et les rues adjacentes. Son dernier roman, *Une fille Zhuang*, fait rire, effectivement, mais d'un rire de connivence, le rire de l'intelligence qui ne passe que par les yeux et résonne en silence. On dit qu'il existe des joies contemplatives et mystiques. Lisant Wei-Wei, on sait soudain qu'il existe un rire de la beauté et de la délicatesse, une architecture heureuse et mystérieuse qui fait tenir le texte, le rend beau, le rend drôle, passe sur les ellipses comme autant de caresses et révèle un dialogue ininterrompu entre français et chinois. Ce livre respire en bilingue, inspire chinois, expire français – et vit en retenant son souffle une vie de visions. « *Je vois les choses, je les écris ensuite. C'est très chinois.* »

**Improbable amalgame**

Adolescente, Wei-Wei rêvait d'être médecin. A l'époque, la Chine n'a pas besoin de médecins, mais d'interprètes de français. Les besoins du pays sont ses besoins. Le français ne lui évoque pas grand-chose, mais elle commence à l'apprendre. On y étudie des textes de propagande laborieusement traduits en français par des Chinois. Par chance, Wei-Wei découvre à la bibliothèque un livre en français : le second tome des *Misérables*. Elle tombe amoureuse. Rien de remarquable, pourtant : « *Cela aurait pu être une autre langue. L'italien, par exemple. N'importe laquelle à part l'anglais, qui est trop lié au busi-*

ness. » Elle sourit. *Une fille Zhuang*, c'est une histoire d'amour, un récit très autobiographique des deux passions de sa jeunesse : le français et un homme. Aujourd'hui, elle vit avec lui, en Angleterre. Il ne parle pas français, personne ne parle français autour d'elle, à part quelques collègues de bureau. Mais « *j'écoute beaucoup la radio française, en faisant le ménage* ». On a beau la regarder intensément, on ne sait pas si elle plaisante ou si elle parle sérieusement. Les deux, sans doute.

A la fin des années 1980, Wei-Wei part en France pour faire une thèse jamais terminée sur Victor Hugo (encore lui). La répression de Tiananmen la surprend à Paris. Elle comprend qu'elle ne retournera pas en Chine : elle ne pourrait pas se réhabituer à « dire ce qu'elle ne pense pas et penser ce qu'elle ne dit pas ». Pourtant Wei-Wei se défend d'être en exil. « *Je ne suis pas une dissidente.* » Elle est chinoise, elle vit en Angleterre et écrit en français. « *C'est un peu étrange, peut-être.* »

Quand elle a commencé à écrire après Tiananmen, le français semblait une évidence. Sa langue, lumineuse et agile, n'a cependant pas l'ombre d'un accent ou d'une incorrection. Elle avoue seulement profiter de l'indulgence qu'on accorde aux étrangers pour découvrir de nouvelles formules et de nouvelles images – comme autant de terres inconnues aux sensations précises et dis-

crètement exotiques. « *La distance est très importante dans mes livres* », dit-elle encore. L'espace aussi : de grands espaces pour tout dire. Wei-Wei les investit avec une innocence pionnière comme si la langue française venait d'être inventée pour elle et pour son plaisir. Aujourd'hui, elle ne pense plus à écrire « correctement », mais, à l'époque de son premier livre, elle était encore timide et empruntait une narration plus classique. Elle a accepté beaucoup de corrections et de coupes qu'elle regrette. Dans *La Couleur du bonheur*, « *ils m'ont dit qu'il y avait trop de recettes de cuisine* ». Depuis, elle a changé d'éditeur. *Une fille Zhuang* est son quatrième roman, certainement le plus beau. Il va et vient entre chinois et français, sans que l'on sache exactement ce qui participe de l'un ou de l'autre. La distance est toujours là, mais dynamique. Car « *le chinois est une langue visuelle. Le français est une langue de sons* ». Elle voit en chinois, elle écrit en



**UNE FILLE ZHUANG** de Wei-Wei.

Ed. de l'Aube, 250 p., 18 €.

français, réussissant l'improbable amalgame d'une vision sonore.

Au moment de partir, elle est soulagée qu'on ne lui ait pas demandé quels auteurs l'ont influencée. « *Je ne me souviens plus des noms de ceux que j'ai lus depuis la fin de mes études.* » Elle n'en a pas besoin. Deux fées se penchent toujours sur son berceau d'écrivain : le chinois et le français. ■

NILS C. AHL

Partie de plaisirs avec Pierre Drachline

## Mémoires de tombeau

**UNE SI DOUCE IMPATIENCE** de Pierre Drachline.

Flammarion, 200 p., 17 €.

La course des souvenirs de Pierre Drachline se joue contre la montre, celle que le narrateur d'*Une si douce impatience* ne quitte jamais « *ni sous la douche, ni en mimant l'amour* », ni même dans son cercueil. La grande aiguille de cette boussole fait sa révolution contre « *le naturisme des sentiments* ». Il est curieux d'observer que l'hypersensibilité au temps fournit, à la longue, l'intuition d'une harmonie.

Si Drachline était simplement mélancolique, il serait à la mode, ce produit de surface. Non ! Son désespoir a les moyens et d'emblée ceux de l'humour. Il fait parler un buveur mis en bière, un mort donc, lequel est moins chagriné de cette situation finale que d'avoir été reconnu vivant à la naissance : « *Le silence et l'obscurité. Enfin ! C'est ainsi que, dès l'enfance, je m'étais imaginé d'habiller un jour le bonheur.* » Le message est passé : il n'est jamais trop tard !

**Idées fixes**

On rit de ces mémoires de tombeau, où si l'on préfère, de cette « *mémoire morte* » dont le contenu – c'est sa définition – n'est accessible qu'en lecture et ne peut être modifiée par l'utilisateur. L'humour ici est blanc comme un lin-cueil. Le macchabée ne dresse pas de bilan, il argumente au hasard, parle des femmes comme Reggiani, visite ses amis, « *troque des silences* » et trinque avec ses idées fixes : le coma qui endort ceux qui transpirent la satisfaction d'être, le renoncement au désir comme

viatique. Au vrai, une seule ambition domine : aller au bout de ses impatiences. Ainsi l'ivrognerie est-elle déclarée révolutionnaire alors que l'alcoolisme est considéré comme réactionnaire. La nostalgie ne fait pas de quartier à l'heure où il s'agit de prendre le large. On l'a compris : ce héros d'outre-tombe est un libertaire « *dont le cœur bat trop vite dans une société à l'immobilité exaspérante* ». Un cancer l'allonge définitivement : « *A chaque stade de son évolution, l'humanité a secrété une maladie à son image. La peste pour le Moyen Age des mystères et du fanatisme religieux. Le choléra au temps de l'urbanisation et des conquêtes commerciales et coloniales. (...) Notre époque, celle d'Hiroshima et de Nagasaki, ne pouvait faire moins que d'adopter le cancer. Son bel enfant. L'avenir s'annonce radieux.* »

Drachline s'en donne à cœur joie. On peut ne pas le suivre dans ses aigreurs mais on goûte sa jubilation. Il balance, il épingle, il enquête, il démasque. Bref, il « *démoralise* » et c'est une partie de plaisir. Il n'est jamais meilleur que quand il franchit la ligne rouge et qu'il se perd de vue. Alors il se retourne, grille une Gitane et une formule tombe. Comme celle-ci : « *Je deviens claustrophobe. Pourtant, jadis, j'aurais donné mes découverts bancaires pour être enfermé à l'abri du monde extérieur.* » Ou celle-là, tirée d'un portrait présumé de Louis Nucera : « *Il réprouvait le terrorisme puritain des aigris qui ne se consolent pas d'avoir renié un plaisir.* » Et celle-là, encore : « *Le vin nous aidait à oublier les heures spoliées. Jusqu'à la nausée libératrice. Aucune amertume ne résiste à une chasse d'eau !* » Il y en a mille de ce tonneau. ■

VINCENT ROY

Rencontre Kazuo Ishiguro, Japonais plus anglais que nature, dans l'univers des « boarding schools »

## Le « drogué de la mémoire »

Comme son nom ne l'indique pas, Kazuo Ishiguro est anglais. Anglais jusqu'au bout des ongles et... génétiquement japonais. Une alliance d'extrêmes qui n'exclut pas certains points communs : impassibilité, *self-control*, courtoisie, opacité, secret, mystère...

« *Never explain, never complain* ». Cette devise s'applique-t-elle aussi en Extrême-Orient ? Dans l'hôtel parisien où il termine une « tournée-marathon sur le continent », « Ish », comme l'appellent ses proches, ne se livre guère. Tout de noir vêtu, il préfère scruter son environnement à travers de fines lunettes d'intellectuel ; revenir sur ces rodéos promotionnels qui transforment les écrivains d'aujourd'hui en « VRP de la littérature » – du moins ceux qui, comme lui, sont traduits dans une trentaine de langues ; et glisser d'un ton très *matter of fact* que *The White Countess*, le nouveau film qu'il a inspiré à James Ivory, sortira à Londres le 31 mars.

Écrivain à succès, Ishiguro ? Oui, au meilleur sens du terme. Dès son deuxième livre, en 1986, il remporte le Whitbread Prize avec *Un artiste du monde flottant*. Et, trois ans plus tard, le prestigieux Booker Prize pour *Les Vestiges du jour* (1). Une reconnaissance littéraire bientôt amplifiée par l'adaptation (huit fois nominée aux Oscars) de James Ivory, où Anthony Hopkins incarne ce majordome glacial,

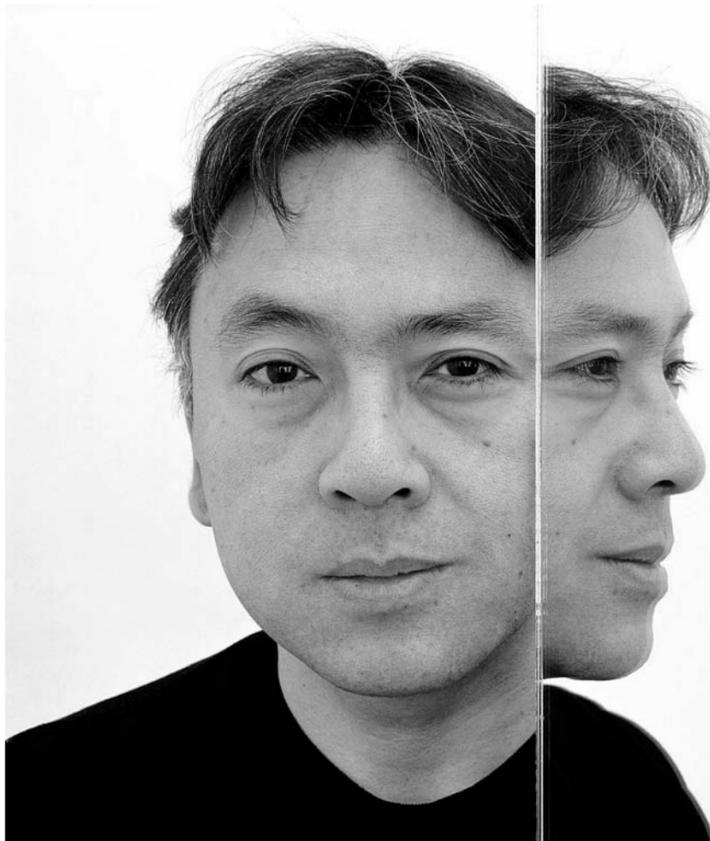
hanté par le devoir et l'honneur de servir, au côté d'une Emma Thompson irrésistible en gouvernante de charme. Il fallait l'œil d'un outsider pour restituer avec tant d'acuité l'Angleterre des grandes maisons, des *butlers*, des aristocrates compassés et surtout dépassés par la marche du monde. Né en 1954 à Nagasaki, Ishiguro arrive au Royaume-Uni à l'âge de 5 ans. Son père, océanographe, est venu explorer les champs pétrolifères au large de l'Écosse. En théorie, sa mission est temporaire, mais la famille, finalement, ne rentrera jamais au Japon. « *Ce choc émotionnel, cette césure brutale entre deux civilisations expliquent que j'aie conservé tant de souvenirs de Nagasaki*, note Ishiguro. *Je me rappelle nettement notre maison, mes*

*jouets, les films qu'on m'emmenait voir et qui m'effrayaient. Enfant, je me repassais ces images en boucle. Peu à peu, tout ça s'est mélangé à un Japon fictionnel qui rôdait dans ma tête. Jusqu'à ce que je sente qu'il était urgent de fixer ces émotions, réelles ou inventées, avant qu'elles ne s'effacent à jamais.* »

C'est ainsi que, jeune homme, Ishiguro découvre l'écriture. Il veut tremper sa plume dans « *l'encre de la mémoire* », comme l'écrit Paul Veyret dans un passionnant petit essai sur ce singulier « *Nippon blanc* » (2). A l'université d'East Anglia, il suit le fameux cours de *creative writing* d'où sont sortis nombre de grands écrivains britanniques. Ses maîtres s'appellent Angela Carter et Ray Bradbury. A la palette du roman anglais, il ajoute sa couleur personnelle, une sorte de sépia pastel, « *le lavis nostalgique de la patrie perdue* ». Lui qui n'est « *ni un Anglais très anglais ni un Japonais très japonais* » s'ancre dans cet espace paradoxal « *où la mémoire collective et historique n'appartient à personne, mais où la mémoire intime appartient à tous par le biais de la fiction* », note Paul Veyret. En ce sens, Ishiguro est « *le produit de son temps, celui pour qui le passé et la mémoire sont moins des acquis que des récits en devenir permanent* ».

## Climat de tension

Produit de son temps, l'écrivain l'est sans doute plus que jamais avec ce sixième roman. On y retrouve, certes, la quête du passé idéal – c'est du moins ce qu'il nous laisse croire au début : celui de Kath, Ruth et Tommy, trois anciens élèves d'une école de rêve au cœur de la campagne anglaise. Mais qu'est-ce vraiment que cette école ? Au fil de la narration, énigmatique, toujours faussement limpide, Ishiguro introduit des personnages incongrus – des gardiens, des accompagnants... – qui n'ont rien à faire dans une classique *boarding school* et ins-



Kazuo Ishiguro. DE BOER HAN LEE/CAMERA PRESS/GAMMA

tillent un climat de tension de plus en plus inconfortable. Le lecteur n'en comprendra l'explication que plus tard. Un peu comme Kath, Ruth et Tommy prennent peu à peu conscience que « *leur enfance apparemment heureuse n'a cessé de les hanter au point de frelater leur vie d'adulte* ».

En révéler davantage serait déflorer un roman qui oscille sans cesse entre la réminiscence, l'empreinte, la trace... et une manière de « science-fiction douce », assez inattendue chez Ishiguro, mais qui ne devrait pas rebuter les non-amateurs du genre. « *Ce qui m'intéressait ici, c'était la manière dont les individus se rappellent ou oublient ce qui concerne leur histoire. Cette bataille constante entre vouloir voir et fermer les yeux.* »

L'auteur en convient aisément : il est un « *drogué de la mémoire* ». D'une mémoire qu'il appréhende par chacune de ses facettes. Au point que son écriture épouse la « *flexibilité* » du souvenir, lui permettant, d'une phrase à l'autre,

d'associer les pensées des personnages comme dans un « *collage* ». La texture de son texte est toujours un peu bougée, comme sur une photo volontairement floutée. « *Tout ce qui est supposé vrai peut devenir irréel et vice versa. J'aime l'aspect incertain, brumeux de cette forme d'écriture. Même si j'en connais les dangers.* »

Les dangers ? « *L'absence de renouvellement. Même si ma façon de capturer le passé a beaucoup changé. Après avoir fouillé le mien, je me suis intéressé à celui des autres. Et dans mon prochain livre, je veux élargir encore : comprendre comment les pays (et non plus les individus) se rappellent ou oublient.* » Un joli défi pour un Anglo-Japonais né à Nagasaki moins de dix ans après la bombe. ■

FLORENCE NOUVILLE

(1) Tous les romans d'Ishiguro sont disponibles en poche chez 10/18.  
(2) Kazuo Ishiguro. *L'Encre de la mémoire*, de Paul Veyret. Presses universitaires de Bordeaux, 2005.

Perlman et le roman d'une dégringolade  
La fin d'un mondeTROIS DOLLARS  
d'Elliot Perlman.Traduit de l'anglais (Australie)  
par Johan-Frédéric Hel Guedj.  
Ed. Robert Laffont, « Pavillons »,  
414 p., 20 €.

On avait découvert Elliot Perlman avec *Ambiguïtés* – roman total et totalement réussi, ou l'histoire de sept personnages en quête de vérité sur fond de libelle sociopolitique (Robert Laffont, 2005). Dans *Trois dollars*, son premier roman, l'on retrouve tout le talent de cet auteur australien qui partage sa vie entre écriture et « *avocat* », entre Melbourne et New York.

Eddie, le narrateur, 40 ans à peine, a 3 dollars en poche quand il raconte son histoire, celle d'une « *vraie dégringolade sociale* ». Sur sa rencontre avec Tanya, sa future épouse, il note, dans un excès de lucidité : « *A l'époque je l'ignorais, mais, tout comme moi, elle venait de terminer ses études secondaires et attendait de choisir la faculté qui la métamorphoserait en une solide citoyenne avec prélèvement de l'impôt à la source.* »

Poussé à croire, dès la prime enfance, qu'un jeune homme n'a besoin que d'une chose, l'ambition, Eddie se retrouve, un peu par hasard, ingénieur-chimiste. Avec sa femme, il partage, outre un goût certain pour la littérature et la musique, des idées de gauche : ce sont des citoyens concernés. Pourtant, depuis les régnes de Reagan et Thatcher, on ne parle plus que de quota et de rachat : « *Tanya m'a prédit qu'un jour viendrait où les gens auraient du mal à se souvenir du temps où les cotations boursières étaient moins commentées que le nombre des accidents de la route ou le taux de pollution de l'air. Elle avait raison.* »

Alors que la précarité et l'arrogance sont désormais les valeurs les mieux partagées, Eddie s'interroge et nous interroge : « *Pourquoi êtes-vous devenu ce que vous êtes devenu ?* » Sans apporter de réponse, Elliot Perlman scrute et observe tous les travers de l'espèce humaine – ne nous épargnant rien. Il décrit un monde qui vole en éclats – celui « *des classes moyennes au crépuscule du deuxième millénaire* » – et les illusions perdues alors que vient le temps de la résignation, « *quand l'espoir est relégué dans la liste des ouvrages disponibles sur commande* ». ■

ÉMILIE GRANGERAY

Rencontre Le premier récit de Nick Flynn, un étonnant exercice de remémoration

## Au nom d'un père inconnu

ENCORE UNE NUIT  
DE MERDE DANS CETTE  
VILLE POURRIE  
(Another Bullshit Night  
in Suck City)  
de Nick Flynn.Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Anne-Laure Tissut.  
Gallimard, « Du monde entier »,  
350 p., 19,50 €.

Avec un tel titre, *Encore une nuit de merde dans cette ville pourrie*, et cette épigraphe du Beckett de *Fin de partie* – « *Hamm : Salopard ! Pourquoi tu m'as fait ? Nagg : Je ne pouvais pas savoir (...). Que ce serait toi* » –, on peut s'attendre à être bousculé par ce livre. Et on l'est, de chapitre en chapitre, des années 1950 à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, d'un asile pour SDF de Boston à une petite ville côtière un peu plus au sud, de Paris à Tanger. Une structure complexe – « *un peu en hommage à Moby Dick* », souligne Nick Flynn –, mais qui n'égare jamais le lecteur, tenu en éveil par un style puissant.

Nick Flynn, 45 ans, est traduit pour la première fois en français, pour son premier texte en prose, après trois recueils

de poèmes. « *Ce livre est un récit vrai, un genre qu'on appelle aujourd'hui aux Etats-Unis "Memoir", à ne pas confondre avec des mémoires, explique-t-il. Ce n'est pas vraiment une autobiographie, mais c'est un exercice de remémoration. Et absolument pas de la fiction. Je ne me sens pas doué pour le roman, pour construire une histoire close et cohérente, que j'inventerais. En revanche, je me sens à l'aise dans le Mémoire, qui, bien que devant se conformer à la réalité du vécu, me donne une grande liberté d'écriture. Je peux jouer avec divers styles, introduire de la poésie, quelques scènes de théâtre, etc.* »

Avant d'enseigner un semestre par an à l'université de Houston (Texas), Nick Flynn a été électricien, marin, éducateur. De 1984 à 1990, il a travaillé avec les sans-abri, dans le foyer de Pine Street, à Boston, qui tient une place importante dans son livre. D'où, parfois, une incompréhension sur la nature de son texte, qui n'est pas un témoignage ou un document sur la misère urbaine, mais un récit personnel, une recherche d'identité, une méditation sur la filiation.

De sa vie familiale tumultueuse – ses parents ont divorcé quand il était un tout jeune enfant et sa mère s'est suicidée quand il avait 22 ans – Nick Flynn ne fait pas une histoire de misère, de chagrins, de désastre, mais une aventure existentielle dont il lui faut comprendre le sens, en littérature et par la littérature qui l'a nourri, de Shakespeare à Beckett, en passant par Melville et Faulkner.

## « Mauvaise pente »

En parallèle, le narrateur raconte son parcours de jeune homme et celui de ce père qu'il n'a pas connu, qui se rêvait écrivain et vivait d'expédients. « *Je savais que mon père était un marginal, précise Nick Flynn, et c'est peut-être pour me rapprocher de cette marginalité que j'ai travaillé à Pine Street. Puis mon père lui-même est devenu SDF. Et il a débarqué dans le foyer de Pine Street. Il est resté cinq ans dans la rue. Et il s'en est sorti, ce qui est rare.* »

C'est un beau personnage, ce père, ce Jonathan, romancier raté, occasionnellement délinquant, porté sur l'alcool, mais qui, même à la rue, garde sa mise impeccable, son costume

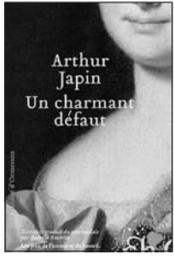
Brooks Brothers, comme un signe d'appartenance à la bourgeoisie dont il est issu, « *dans sa lutte quotidienne pour ne pas oublier qui il est* ». « *Dans son sac*, écrit Nick Flynn, *mon père transporte un change de sous-vêtements, des chaussettes, du savon, une brosse à dents et un peigne. Des stylos, du papier à lettres, les justificatifs habituels requis dans les agences. Dernier emploi ? Dernière adresse ?* Il prend le pari que la rue ne le détruira pas. Et il le gagnera.

Face à lui ce fils qui lui aussi s'est mis à boire, que sa grand-mère voyait « *comme un vrai gibier de potence* », et qui, en effet, à 17 ans, était « *clairement sur la mauvaise pente* », revendiquant volontiers un avenir de « *criminel* ». Angoisse des désirs suicidaires exprimés par la mère – qu'elle finira par réaliser –, accident de moto... Un parcours qui s'annonce mal.

Comment être le fils de ce père inconnu ? Peut-être en devenant ce qu'il n'a pas pu être, un écrivain. En faisant exister, par le récit du fils, le livre auquel le père a, dit-il – mais il est mythomane –, travaillé toute sa vie. ■

JO. S.

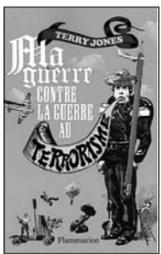
ZOOM



**UN CHARMANT DÉFAUT**, d'Arthur Japin  
A quoi ressemble la mystérieuse Lucia, sous le voile de dentelle dont elle se couvre toujours le visage, même quand elle est seule ? Cette femme, dit-on, aurait été le premier amour de Casanova, qui lui avait promis de l'épouser quand elle avait 14 ans. Le Néerlandais Arthur Japin en fait, lui, la narratrice d'un bon roman sur la passion, la tyrannie de l'apparence et les joies de l'esprit. Dans les pas de Lucia, devenue prostituée à Amsterdam, le lecteur se promène à travers l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et observe la dualité de ce siècle qui fut à la fois celui des Lumières et un temps où l'on enfermait les citoyens dans

des « maisons de force » quand ils enfreignaient la loi interdisant les relations sexuelles entre juifs et chrétiens. R. R.  
Traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin, éd. Héloïse d'Ormesson, 270 p., 20 €.

**LA VIE ENFANTINE DE LA TARENTULE NOIRE, PAR LA TARENTULE NOIRE**, de Kathy Acker  
Laurence Viallet continue avec bonheur la publication des livres de Kathy Acker (1947-1997), que William Burroughs tenait pour « une Colette postmoderne dont l'œuvre a le pouvoir de refléter l'âme du lecteur ». Les six chapitres de *La Vie enfantine de la tarentule noire* (1973) étaient au départ une sorte de feuilleton, envoyé par lettres à des destinataires choisis et signé « La Tarentule noire » – identité que Kathy Acker a prise pendant quelques années, dans la décennie 1970. Ces textes sont un hommage à la littérature que Kathy Acker aime, du policier à la pornographie. Dans le chapitre III, on retrouvera la Violette Leduc de *Thérèse et Isabelle*, et dans le chapitre VI, Sade, en un plagiat assumé et revendiqué, Kathy Acker recopiant des textes de Sade et entremêlant judicieusement des éléments de sa propre vie et la biographie du Marquis. Jo. S. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Gérard-Georges Lemaire, éd. Désordres/Laurence Viallet, 144 p., 18,90 €.



**MA GUERRE CONTRE LA GUERRE AU TERRORISME**, de Terry Jones  
Jones fut l'un des fondateurs des Monty Python. Habitué à pourfendre le ridicule, il s'en prend aujourd'hui au calamiteux : la guerre en Irak, les responsabilités de Bush, de Blair et de leurs conseillers. Dans la tradition britannique – comme le souligne l'excellente préface des traducteurs –, inspiré par Swift et Defoe, il vitupère furieusement, reprenant des articles qu'il a déjà publiés à Londres. Sans précautions oratoires, sans ironie voltairienne ni excès de finesse, il avance avec son sabre d'abordage et ses bottes

d'égotoutier : il ne s'agit pas ici d'analyse ou de bon sens, plutôt de salubrité. J. Sn.  
Traduit de l'anglais par M.-B. et D.-G. Audolent, Flammarion, 192 p. 18 €.

**LES GENS DE CHIUSA**, d'Andreas Maier  
Chuisa est connu par la vue qu'en a laissée Dürer. Le temps a passé, un pont a englouti la pittoresque architecture médiévale. Ce monstre moderne qui gronde et hurle devient ici la métaphore du brouhaha autant médiatique que privé qui brouille les informations. Dans ce coin reculé du Tyrol, on parle d'un coup de feu, d'attentat, de terroristes. Un réseau de rumeurs et de ragots tisse une toile si dense qu'elle finit par tenir lieu de réalité. Dans *Le Mardi de la forêt*, Andreas Maier avait déjà expérimenté la veine de l'ouï-dire pour construire un roman à chausse-trapes. Il déroule ici son roman sans chapitres ni paragraphes, sauf après le mot « crime », à dix pages de la fin. L'artifice é moussé peu à peu l'intérêt ; la satire du grotesque provincial finit par tourner à vide, rejoignant le grotesque de l'objet mimé. P. Dhs.  
Traduit de l'allemand par Florence Tenenbaum, Actes Sud, 198 p., 19 €.

**TUER, NE PAS TUER**, de Tchinguiz Aïtmatov  
On se souvient qu'Aïtmatov fut révélé au lecteur français par Aragon, qui découvrit en 1958 l'envoûtante *Djamila*. Avec *Tuer, ne pas tuer*, l'écrivain kirghiz offre un hymne à la vie dont il a longuement peaufiné le lyrisme et la radicalité. Le jeune Serge Vorontsov, qui tient moins Dieu pour une icône que pour une apparition, incarne l'innocence précipitée dans le hachoir de la guerre qui ébranle le cosmos et n'épargne rien. « *Et seul le soleil ne sera pas aspergé de sang* », prédisait la Gitane... Avec la force entêtante d'un mantra, ce texte chante un humanisme dont la guerre n'a pas détruit l'utopie. Ph.-J. C.  
Traduit du russe et présenté par Pierre Frugier, éd. des Syrtes, 80 p., 10

« Docteur Pasavento », un livre magnifique d'Enrique Vila-Matas

# L'homme qui voulait disparaître

Comme un prélude à la modernité, et à tout ce qu'elle devait comporter de tragédie, Franz Kafka formula un jour ce mystérieux précepte, à l'accent hégélien : « *Il nous incombe encore de faire le négatif ; le positif nous est déjà donné.* » Une bonne part de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, qu'elle le sache ou non, est née de là, a grandi à l'ombre de cet ébranlement : en même temps que l'écrivain est à son œuvre, il efface cette œuvre, ou du moins met en question, en crise, sa légitimité. Enrique Vila-Matas, qui est né en 1948 à Barcelone, lui, sait à quelle filiation il se rattache. Comme Borges qu'il cite souvent, il est le citoyen et l'usager de la grande bibliothèque de l'imaginaire occidental,

**DOCTEUR PASAVENTO**  
d'Enrique Vila-Matas

Traduit de l'espagnol par André Gabastou. Ed. Christian Bourgois, 432 p., 25€.

« puzzle de diverses mémoires personnelles coexistant entre elles ». Ce « négatif » dont parlait Kafka, chacun de ses livres (1) en est l'accomplissement provisoire, ironique, marqué par une profonde inquiétude. D'une certaine façon, Vila-Matas a su apprivoiser cette inquiétude, en faire une arme, qu'il a finalement retourné contre elle-même. De ce point de vue, *Docteur Pasavento* est à la fois une magnifique réussite, et un point extrême, une sorte de « fin de partie »... A tous ceux qui aiment la littérature tout en ne cessant jamais d'interroger la nature, la forme et le contenu de cet amour, on conseillera non seulement de lire ce livre, mais de le garder longtemps à portée de main. Aux écrivains surtout, si souvent empressés à se tromper sur eux-mêmes.

Une question centrale se trouve donc ici posée. Et même si, n'en doutons pas, les livres à venir la relanceront sur d'autres voies, un geste hautement significatif vient d'être accompli. Pour en deviner la portée, on se reportera à Maurice Blanchot, l'un des noms fondamentaux de l'équation personnelle de l'écrivain espagnol, en même temps qu'un repère obligé pour s'orienter dans la bibliothèque et recomposer le « puzzle ». Il le cite à plusieurs reprises, notamment pour souligner un paradoxe ultime : « *L'œuvre écrite produit l'écrivain et*

*atteste son existence mais, une fois faite, elle ne témoigne que de sa dissolution, de sa disparition, de sa défection et, pour le dire brutalement, de sa mort qui, par ailleurs, n'est jamais définitive.* »

On ne résume pas un livre d'Enrique Vila-Matas. Le récit est sans cesse aspiré par une hantise, une obsession qui l'empêche de se développer normalement, qui interdit au lecteur de tenir le fil, de ne pas se perdre. Mais tandis qu'il se perd, une sorte de connivence s'installe et l'obsession devient objet de partage. Cet art de la digression et de l'incise renvoie aux grands modèles : Montaigne, Cervantès, Sterne, Diderot... Le roman devient une forme de l'essai, et inversement. Commencer à raconter une histoire, c'est aussitôt se regarder la raconter, camper un personnage, c'est constater son peu de réalité, etc. Et cependant, tous les éléments, la fiction et la réflexion, la citation vraie ou inventée, la réalité et sa contestation, s'emboîtent et forment un paysage mental, une géographie spirituelle plus solide et avérée que bien des reconstitutions « réalistes ».

Ainsi, le docteur Pasavento est l'identité fortuite prise par le narrateur pour mieux disparaître. Ecrivain en visite à Paris, logé par son éditeur – nommé, ainsi que des membres de sa famille, d'autres auteurs publiés par lui... – dans un hôtel bien réel de la rue Vaneau, l'homme qui dit « je » dans le livre n'a en effet qu'un désir : s'effacer, disparaître. Mais ce n'est pas si simple. C'est même extraordinairement complexe,

## Extrait

«... Juste au moment où je projette ma réapparition, consistant à renouer timidement des liens avec la vie extérieure, juste au moment où je projette tout cela, je m'aperçois, une fois de plus, qu'écrire, c'est traverser l'expérience toujours paradoxale de l'écriture, il suffit en effet de voir l'énorme contradiction qu'il y a dans le fait même d'être maintenant en train de dissenter sur ma réapparition alors qu'en réalité, je suis ou je devrais être plus engagé, plus avancé que jamais dans la fin de l'histoire de ma disparition. » (p. 64)

ambigu... A propos de l'ambivalence du rapport à la gloire pour un écrivain, Vila-Matas s'explique d'ailleurs avec force et netteté (pp. 373-375). De multiples pérégrinations – de Naples au canton d'Appenzell, en Suisse – ne feront que rendre ce désir plus insaisissable. D'autant que va surgir bientôt un autre docteur, doté, lui, d'une « étrange et monstrueuse énergie appelée Ingravallo ». Peu à peu, cette rue Vaneau, où réside le narrateur, va devenir le point de convergence d'une étrange géométrie littéraire où le passé et le présent se croisent, ainsi que les profils d'André Gide, de Julien Green, de Karl Marx ou encore du romancier portugais Antonio Lobo Antunes.

## Enfermement consenti

Mais c'est une autre figure, souverainement marginale (sans aucune ostentation), que l'auteur place au centre : celle de l'écrivain suisse germanophone Robert Walser (1878-1956). Dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle, Walser est l'un des seuls – avec Thomas Pynchon et J.D. Salinger, mais sur un mode différent – à avoir su mener à bien, en douceur, entre-mêlant « *mélancolie et euphorie démesurée* », l'entreprise de disparaître en tant qu'écrivain. Ce faisant, il allait contre le mouvement de l'époque où être « maudit », ce n'est plus, comme au siècle précédent, se soûler à l'absinthe ou montrer son désespoir, mais, simplement, n'être plus jamais cité ! Un long enfermement consenti dans un hôpital psychiatrique (où Pasavento cherche, en vain, à son tour, à se faire admettre) fut la forme de cet effacement et du bienheureux silence auquel il parvint. De ce silence, l'abstention, la désertion, du Bartleby de Melville (auquel Vila-Matas s'intéressa de près) sont l'indépassable symbole. Du moins du côté de la fiction.

Comme le souligne l'auteur, Robert Walser imposait fréquemment à ses personnages de se taire afin de « *laisser parler le récit* » lui-même. *Docteur Pasavento* prend un autre chemin, en multipliant les voix, en ouvrant sans cesse l'écriture au vertige, au « *beau malheur* » de l'existence... ■

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) Christian Bourgois vient de rééditer dans la collection « Titres », *Abrégé d'histoire de la littérature portative* (140 p., 5 €) et *Enfants sans enfants* (330 p., 7 €).

## Une fascinante soulerie littéraire d'A. L. Kennedy Une vie tout en liquide....

**PARADIS**  
de A. L. Kennedy

Traduit de l'anglais (Ecosse) par Paule Givarch, éd. de l'Olivier, 388 p., 22 €.

Assez vite, on comprend qu'il s'agit d'une narratrice, qu'elle ne sait pas où elle est, ni quel jour, ni quelle heure il est. Et que cela ne la surprend ni ne l'inquiète vraiment. Elle a quelques points de repère. Dans une main, elle tient un porte-clés en forme de feuille, dans l'autre, « un liquide ». Bienvenue dans la vie d'Hannah Luckcraft ! Ce premier chapitre qui la voit

tantôt armée d'une logique parfaite qui lui permet de déduire, peu à peu, dans quelle situation elle se trouve ou fragile, malade, perdant ses repères, décrivant ses symptômes, ses avancées, ses trébuchements, pourrait figurer dans une anthologie des soulographies littéraires, plutôt rares sous une plume féminine.

Hannah boit, beaucoup, et elle est suffisamment lucide, dit-elle, pour savoir que « *sans boisson, elle est anéantie* », mais qu'en même temps, la boisson la « *sauve de tous ses anéantissements* » et surtout, « *préserve* » sa liberté. A 36 ans, elle a construit sa liberté de vivre autour de l'alcool, qu'elle gère avec le bon sens imparable des grands alcooliques. Sans se départir non plus de son sens de l'humour et de son insolence.

Sauf qu'il y a le corps, qui ne suit pas. « *Ça a débuté par l'orteil et selon le scénario habituel : le matin, le gros orteil gauche devient raide, puis rétif à la marche ; on remarque ensuite qu'il vire rougeâtre puis violacé...* » Cela, c'est au début, et puis cela se calme, et puis cela empire, et cela devient insidieusement un élément de la vie d'Hannah.

Elle n'a pas d'enfants, pas de mari, pas d'autre ambition qu'un

petit boulot pour vivre au jour le jour, ou plutôt d'un soir à l'autre, là où l'on peut boire, en compagnie. Elle a une famille qui désespère et voudrait l'aider à s'en sortir, et si elle cède parfois à leur amour et à leur incompréhension, ce n'est que par tendresse, par malaise, par culpabilité ou par lassitude. Ce n'est pas ce qu'elle cherche. Peut-être est-ce l'amour d'un homme, de Robert, grand buveur lui aussi, rencontré dans un bar, bien sûr.

Car elle est amoureuse, certes, passionnée même, avide de jouissance physique mais aussi de longueur d'onde à partager à deux. Seulement il y a aussi ce vide impossible à combler, cette quête d'absolu, de paradis, de rédemption et de miséricorde.

Peut-être serait-ce une histoire banale si elle n'était pas servie par une écriture fascinante. A. L. Kennedy affirme de livre en livre son goût des mots, de leur sens, mais aussi de leur présence. Rude tâche pour sa traductrice qui doit passer d'un langage presque terrien à des envolées légères et bruisantes, d'un vocabulaire semi-ordurier à une certaine joliesse, tout en gardant un rythme d'une vraie poésie. ■

MARTINE SILBER

## Richard Powers évoque par la musique l'identité des Etats-Unis Un chœur américain

**LE TEMPS OÙ NOUS CHANTIONS**  
(*The Time of our Singing*)  
de Richard Powers

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, Le Cherche-Midi, « Lot 49 », 766 p., 24 €.

On sait, depuis *Trois fermiers s'en vont au bal* (1), que Richard Powers est l'une des grandes voix romanesques des Etats-Unis. Un de ces talents puissants, pleins d'audace et de vitalité, qui ne craignent pas de s'attaquer à plus imposant qu'eux, saisissant dans le champ de leur narration d'immenses pans du monde pour les passer au moulin de leur écriture et de leur imagination. Dans son précédent livre, cet Américain né en 1957 avait entrepris de brasser l'histoire de son pays dans ses rapports avec l'Europe, en prenant comme fil conducteur l'œuvre du photographe allemand August Sanders. Cette fois, la musique forme le système nerveux d'un roman tout aussi ambitieux que *Trois fermiers s'en vont au bal* et lui aussi centré sur l'identité de l'Amérique. Elu meilleur livre de l'année par

le *Washington Post* et le *New York Times*, *Le Temps où nous chantions* propose une ample et belle partition sur le XX<sup>e</sup> siècle et son rêve manqué d'harmonie. C'est par le prisme d'une famille, le père, la mère et leurs trois enfants, que l'écrivain a choisi d'observer ce songe inabouti. Lui, David Strom, est physicien, juif allemand émigré aux Etats-Unis. Elle, Delia Daley, la fille d'une famille de Noirs américains en pleine ascension sociale.

## Halo protecteur

Entièrement centré sur la musique, ne vivant que pour et par elle, le couple élève ses enfants dans un halo protecteur, dont chacun sortira à sa manière. Réunissant dans leurs veines le sang de deux continents, les enfants Strom sont de prodigieux chanteurs, qui tentent de comprendre leur monde par l'intermédiaire de la musique. Et de le refaire à leur façon, faute de pouvoir le dépasser. « *Un soir, une vie s'éleva qui n'aura aucun souvenir de son origine, qui aura oublié ce qui se sera passé en chemin, affirme le narrateur. Ni vols, ni esclavage, ni meurtres. Quelque chose aura alors été gagné, et*

*beaucoup aura été perdu, avec la mort du temps.* »

Un univers idéal, mais en apparence uniquement. Car c'est le temps qui fabrique à la fois les horreurs et les beautés du monde – lui qui fournit le tempo. De son écriture précise et profonde, Richard Powers donne la mesure de ce temps qui, déjà, se trouvait au centre de ses *Trois fermiers*. Bien sûr, son récit fait la part belle à la musique et les passages consacrés aux séances de chant, ou aux concerts de Jonah, l'enfant prodige, sont magnifiques. Bien sûr, il accorde de l'importance à la longue marche du peuple noir à travers le XX<sup>e</sup> siècle, à ses combats et à ses espoirs. Mais ce qui fait le vrai cœur de ce « libretto » foisonnant, c'est toujours le passage mystérieux du temps. L'espace secret qui mène de « *bientôt* » à « *maintenant* » et le gouffre qui sépare tout cela de « *jamais* ». La musique elle-même s'inscrit « *dans la course du temps* », découvre Jonah, stupéfait. Quant à la littérature, c'est indubitablement sa matière première. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

(1) 10-18, 528 p., 10 €.

## LIVRES ANCIENS

# Des élites dans la tourmente

Œuvres d'historiens ou de sociologues, quatre essais interrogent les choix des intellectuels et des artistes à l'heure de l'emprise nazie sur le continent européen

## LA VIE CULTURELLE SOUS L'OCCUPATION

de Stéphanie Corcy

Perrin, 408 p., 23,50 €.

## PARIS À NEW YORK. Intellectuels et artistes français en exil (1940-1947)

d'Emmanuelle Loyer

Grasset, 522 p., 22,50 €.

## LA VIE MONDAINE SOUS LE NAZISME

de Fabrice d'Almeida

Perrin, 418 p., 22,50 €.

## ÉCRIRE OU COMBATTRE Des intellectuels prennent les armes (1942-1944)

de Fabienne Federini

La Découverte, 314 p., 28,50 €.

Comment les élites et les intellectuels ont-ils traversé la deuxième guerre mondiale ? Plusieurs ouvrages reprennent cette question complexe par des biais différents avec des résultats significatifs.

Stéphanie Corcy propose une vaste synthèse étayée par une abondante bibliographie. Dans la France vaincue, outre la censure et la propagande omniprésentes, il fallut compter avec les arcanes complexes et fourmillant de rivalités d'un milieu culturel soumis à de rudes pressions, du zèle de Vichy à une autocensure paralysante.

L'historienne brosse le panorama de toute la palette des attitudes des intellectuels sur fond d'exclusions brutales en vertu des lois d'exception. La culture fut bien un enjeu majeur entre l'occupant, l'Etat français, les collaborationnistes et les résistants. D'autant que la population était friande de sorties : en 1943, les salles de cinéma accueillirent plus de 300 millions de spectateurs. L'occupant poussa au maintien d'une vie culturelle prestigieuse, à Paris notamment, pour entretenir l'illusion de la normalité et, par là, assurer l'ordre. Malgré ces multiples carcans, la scène artistique aura échappé à un embrigadement complet. Parce que des intellectuels refusèrent de travailler comme si de rien n'était. Parce que d'autres plongèrent en clandestinité. Parce que d'autres enfin choisirent l'exil.

### « Guerre de civilisation »

C'est aux quelque 4 000 Français qui trouvèrent refuge aux Etats-Unis qu'Emmanuelle Loyer consacre une remarquable étude fondée sur des recherches de première main. Elle exhume ainsi un épisode resté enfoui dans une historiographie pourtant bien balisée. C'est qu'en France ces réfugiés eurent mauvaise presse, à la Libération et ultérieurement. L'exil fit figure tantôt de fuite, tantôt de trahison, et ses acteurs furent évincés de la mémoire collective.

A New York se reconstitua une intense vie littéraire française avec maisons d'édition, revues et publications. Le petit monde hétérogène des exilés connus de vives controverses à travers lesquelles se lisait la gamme des postu-



Le maréchal Pétain (à droite) après une représentation du « Bourgeois Gentilhomme » au Grand Casino de Vichy, en janvier 1942. COLL. ROGER VIOLLET

res possibles. La situation de tous était compliquée par le fait que, jusqu'en novembre 1942, l'Amérique eut une représentation diplomatique à Vichy. Parallèlement, la France libre connut les pires difficultés pour s'implanter aux Etats-Unis, même si elle profita du rayonnement de l'Ecole libre des hautes études inaugurée début 1942 à New York. Y enseignèrent Claude Lévi-Strauss, Roman Jakobson, Boris Mirkin-Guetzevitch, Georges Gurvitch, Alexandre Koyré, Henri Seyrig. D'autres exilés s'insèrent dans l'effort de guerre américain comme experts auprès des services de renseignement (Paul Vignaux, Boris Souvarine), ou en participant à l'effort de propagande (Pierre Lazareff, Philippe Barrès, Julien Green). De 1941 à 1944, Jacques Maritain parla chaque semaine sur les ondes de la Voix de l'Amérique. Dès mars 1941, il définissait le conflit : « Non une simple guerre nationale, ni une simple guerre de police, ni une guerre sainte, ni une guerre idéologique, mais une guerre de civilisation. »

De l'autre côté de l'Atlantique, dans un tout autre contexte, Fabrice d'Almeida démontre que la guerre sans merci pour le contrôle de l'opinion n'épargna

pas l'Allemagne nazie. Il le fait à travers l'angle de vue original de la vie mondaine. Loin de prendre les choses par le petit bout de la lorgnette, cette approche permet de penser l'attraction du régime nazi sur les élites. L'historien dépeint un pays « saisi d'une frénésie de fayotage » et contaminé par « une vaste culture de clientélisme ». Décortiquant les sphères de convivialité du pouvoir et les ressources offertes par le « réservoir mondain », il met en évidence une logique courtisane déclinée à tous les niveaux et de toutes les façons.

La guerre profita largement aux dirigeants de la culture, de la politique, de l'administration et surtout de l'armée, ce qui permit de reléguer la férocité sanguinaire du conflit à l'arrière-plan. La SS raccorda le système concentrationnaire et celui de la police à une large pratique de dons reposant sur quantité d'avantages matériels. Cette démonstration corrobore, à sa façon, l'analyse de Götz Aly (« Le Monde des Livres » du 27 janvier 2006), y compris sur le sort réservé aux élites coupables de complicité étroite avec le III<sup>e</sup> Reich en Allemagne fédérale : le réservoir mondain fut très peu épuré.

Pareille mansuétude fut refusée au cœur du combat aux philosophes Jean Cavaillès et Jean Gosset, morts les armes à la main, représentants éminents de la frêle cohorte des élites qui refusa tout compromis avec l'Occupation comme avec Vichy. Cavaillès fut fusillé en janvier 1944 à 40 ans. Jean Gosset venait d'avoir 32 ans quand il mourut à Neuengamme à la fin de la même année. « Comment parler d'un engagement où l'intellectuel s'expose physiquement pour faire triompher ce à quoi il croit, quand l'engagement que l'on évoque habituellement est plutôt celui où l'intellectuel expose intellectuellement ce à quoi il croit ? » Ce questionnement est à la source du livre abouli que la sociologue Fabienne Federini consacre à ces deux Compagnons de la Libération hors normes. Elle met en lumière les logiques sociales à l'œuvre dans leur engagement sans dénier à leur geste sa valeur héroïque. Elle exauce ainsi le vœu de Georges Canguilhem : « On devrait se préoccuper davantage qu'on ne le fait de la façon dont meurent les universitaires, quand il leur arrive de ne pas mourir de maladie ou de vieillesse... » ■

LAURENT DOUZOU

## Le tour de vice de Vichy

### LE VICE OU LA VERTU : VICHY ET LES POLITIQUES DE LA SEXUALITÉ

de Cyril Olivier

PU du Mirail, « Tempus », 312 p., 23 €.

### VICHY ET L'ORDRE MORAL

de Marc Boninchi

Préface de Gérard Noiriel, PUF, 324 p., 28 €.

On n'en a pas fini avec Vichy, dont deux jeunes chercheurs – un juriste, Marc Boninchi, et un historien, Cyril Olivier – se proposent aujourd'hui d'examiner, dans la lignée des travaux sur le genre, la volonté de contrôle des sexualités. Démontrant la fécondité d'approches croisées, ils apportent deux éclairages complémentaires sur la menace que représentaient des sexualités « déviantes » pour un pouvoir autoritaire, porteur d'une conception idéologique bien arrêtée de l'ordre naturel – et donc de celui qui ne l'était pas.

Jusque-là, de cet immense sujet, continent noir des années noires, seuls quelques éléments surnageaient : la condamnation à mort, en 1943, d'une faiseuse d'anges, ou le douteux calembour du maréchal Pétain, surnommant « Gestapette » son ministre de l'éducation nationale, Abel Bonnard – sans pour autant remarquer qu'à peine moins douteux sont les amalgames simplistes émis par Jean-Paul Sartre, juste après la Libération, sur le lien entre homosexualité et collaboration.

Le recours aux archives nous aide à passer des préjugés à l'analyse. Pour appréhender la rigueur doloriste du régime, que décrit bien Cyril Olivier avec le triptyque « contrition, rédemption, restriction », et sa volonté de lutter contre l'amoralité suprême que constitue le fait de tromper son mari prisonnier de guerre, il a eu recours aux dossiers constitués par la justice dans le ressort des tribunaux pénaux des régions de Limoges et Poitiers à l'encontre de plus de mille femmes poursuivies pour adultère – une loi particulièrement sévère fut promulguée en décembre 1942 –, pour avoir subi ou réalisé un avortement, ou pour prostitution. Le pic répressif qu'il met en évidence, et qu'il illustre par des cas souvent symptomatiques de l'immense détresse affective, matérielle et sexuelle des inculpées, est indiscutable, même si l'on constate qu'il n'est pas isolé : ce n'est pas avant le milieu des années 1950 que la loi commença à s'adapter à l'évolution des mœurs, et il n'est pas certain que la mue soit tout à fait achevée.

### Histoire du quotidien

Attaché lui aussi à comprendre les dispositifs légaux de répression des comportements hors normes que ne cessait de construire la révolution nationale, Marc Boninchi s'est moins intéressé à leur aval, le règlement pénal des affaires, qu'à leur amont, en exploitant une source inédite et passionnante, les dossiers du service législatif de la direction des affaires criminelles et des grâces du ministère de la justice. Il s'agit pour lui de compren-

dre d'où vient la demande de répression de ce qui est perçu comme déviance, comment et par qui elle est appréhendée, quels conflits ponctuent sa traduction en norme. Travaillant sur un champ très large – qui inclut aussi la lutte contre l'alcoolisme et la loi du 6 août 1942 (qui ne fut pas abrogée avant 1982) pénalisant les relations homosexuelles lorsque l'un au moins des partenaires était mineur –, il aboutit à un constat du même ordre que celui de Cyril Olivier. Si la volonté répressive du régime était indéniable, sa mise en œuvre n'en resta pas moins marquée par le souci tout professionnel des magistrats de la chancellerie de n'alourdir l'arsenal punitif que de textes effectivement applicables : le ministère rejeta ainsi, comme totalement utopique, l'idée d'interdire toute relation homosexuelle entre adultes que réclamaient depuis des lustres le ministère de la marine pour tenter d'enrayer le développement de la prostitution masculine dans les ports.

On n'a tracé ici que quelques-uns des apports de deux livres fort riches, dont les auteurs savent parcourir sans exclusive les pistes nouvelles ouvertes autour des années de guerre et d'occupation. Etudes sur le genre, on l'a dit, mais aussi apport d'une histoire renouvelée du quotidien, insistant sur le télescopage des temporalités entre projet politique, résistance du social et inertie bureaucratique : face au plus vieux métier du monde, même l'ordre nouveau se révéla impuissant : c'est aussi là une leçon d'histoire. ■

MARC OLIVIER BARUCH

## ZOOM



### RADIO LONDRES, 1940-1944. Les voix de la liberté, d'Aurélié Luneau

Voilà un ouvrage qui redonne vie à une radio mythique, viatique quotidien de bien des Français sous l'Occupation. Livrant une constante guerre des ondes à Radio Paris ou Radio Vichy, l'équipe des « Français parlent aux Français » (Michel Saint-Denis, alias Jacques Duchesne, Jean Marin, Jean Oberlé, Pierre Bourdan, Pierre Dac) sut trouver un ton nouveau et juste et inventa la radio de proximité avec messages personnels (« Melpomène se parfume à l'aubépine »), sketches, émissions de jazz, publicités détournées. L'émission « Honneur et patrie », où officiait Maurice Schumann, fut la voix de la France libre. Un CD, composé de remarquables documents sonores, prolonge une lecture à la fois agréable et instructive. Fruit de dix années de recherches, ce livre excelle à restituer un instrument de lutte devenu un véritable lieu de mémoire. L. Do.

Radio France/Perrin, 354 p., 22,50 €.

### « JE CHERCHE LES TRACES DE MA MÈRE ». Chroniques des archives, de Caroline Piketty

Conservatrice du patrimoine, Caroline Piketty a été mise à la disposition, de 1997 à 2000, de la Mission d'étude sur la spoliation des juifs de France présidée par Jean Mattéoli. Curieuse, rarement indifférente aux questions qui lui sont posées d'autant qu'elles renvoient à des drames intimes longtemps enfouis, elle propose ici une succession de croquis relatant ses rencontres aux Archives nationales avec des lecteurs en quête d'un passé toujours à vif. D'une plume à la fois sensible et distanciée, elle évoque les destins brisés de l'armée dispersée des sans-voix victimes des persécutions antisémites et lève aussi un coin du voile sur le métier d'archiviste. Un livre troublant et suggestif. L. Do.

Autrement, « Passions complices », 120 p., 13 €.

### EN DIRECT DU GHETTO. La presse clandestine juive dans le ghetto de Varsovie 1940-1943, de Daniel Blatman

Historien, professeur à l'Institut du judaïsme contemporain à l'Université hébraïque de Jérusalem, Daniel Blatman met à la disposition du lecteur, à travers neuf thèmes qu'il a choisis, le corpus exceptionnel de la presse clandestine juive du ghetto de Varsovie. Ce fonds, constitué grâce à l'historien Emmanuel Ringelblum, qui le préserva dès le début de l'occupation allemande, avait été enterré dans des bidons de fer-blanc à la veille de la liquidation du ghetto. Exhumé en 1946, il reprend vie ici non sans être remarquablement éclairé et mis en perspective par l'introduction limpide de Blatman. L. Do.

Traduit de l'hébreu par Nelly Hansson, Cerf, 542 p., 49 €.

De l'Antiquité à nos jours, les philosophes changent et persistent

# Philosophie accès, chantier, sortie

La philosophie se porte bien. A tous points de vue : éditorial, théorique, international. On s'y est accoutumé, au point d'oublier que tant de santé peut surprendre. Personne, pourtant, dans la génération précédente, n'avait osé prophétiser que le XXI<sup>e</sup> siècle serait philosophique ou ne serait pas. Aucun professeur ni étudiant n'aurait imaginé, jadis, voir les initiations à la philosophie arriver en tête des meilleures ventes, les cafés philo se multiplier, la demande du public s'intensifier. Depuis quelques années déjà, cette vague n'est plus une tendance ni un effet de mode. C'est un phénomène de société. Connaître en détail les ressorts de ce curieux succès n'est pas commode, mais les grands motifs se discernent sans peine.

Plus le monde devient instable, inquiétant, opaque – et qui nierait donc que ce soit le cas ? –, plus chacun cherche des outils pour comprendre mieux et, si possible, mieux vivre, malgré le chaos. On réclame donc des instruments théoriques, mais aussi des règles de sagesse. La philosophie apparaît alors comme un patrimoine à s'approprier – trésor immense, peuplé de génies et de chefs-d'œuvre, mais d'un abord difficile, qu'interdisent au commun des mortels vocabulaire ésotérique, postures hautaines, élitisme excessif. Ce qui manque : clés, passerelles, voies d'accès. Chacun s'emploie à en fournir. On en propose, désormais, de tous côtés. Pour adultes, et même pour enfants. Avec plus ou moins de bonheur, évidemment. Avec aussi des réussites. En voici deux.

La *Philosophie pour les nuls* s'arrache, depuis

quelques semaines, dans les librairies (1). Succès mérité. Christophe Godin, auteur d'une vingtaine d'ouvrages – dont un monumental travail intitulé *La Totalité*, et un très pratique *Dictionnaire de philosophie* (2) – parvient à mettre réellement à la portée du plus grand nombre l'essentiel des doctrines, des concepts, des auteurs et des œuvres qui ont jalonné vingt-cinq siècles d'histoire intellectuelle. Un survol, certes, dont des esprits chagrins pourraient moquer l'absence d'emballage théorique, le côté « hard discount », le style plus choc que chic. Ce serait une erreur, et une injustice.

## Etre populaire sans être trompeur

Tout en se conformant aux normes de cette collection (icônes multiples, paragraphes courts, appel permanent au lecteur, humour premier prix), ce livre propose tout bonnement une histoire complète de la philosophie, diversifiée et ouverte. Sans prétendre révolutionner la pensée. En s'employant seulement à la faire partager, avec allégresse, en usant sans vergogne de comparaisons ou d'anecdotes pertinentes. En confirmant, somme toute, qu'il est possible d'être populaire sans être trompeur.

Une autre façon d'inviter à la philosophie consiste à faire partager une expérience de pensée. Sans dire un mot, cette fois, de l'histoire des écoles, sans nommer aucun auteur, on incite le lecteur à entrer directement dans un problème. « *Imaginez que...* » ouvre chaque chapitre de *La leçon de choses* de Stéphane Ferret (3). Suivent douze casse-tête, subtils et déconcertants, qui



conduisent au cœur d'interrogations métaphysiques fondamentales à propos, par exemple, de l'identité, de la liberté ou de la mort. De cette manière, chacun peut avoir l'impression de se trouver dans un atelier où il s'exerce, même modestement, au travail de la pensée.

D'autres livres donnent à voir de vastes chantiers contemporains. Il ne s'agit plus d'initier le profane, mais de découvrir comment s'inventent et s'organisent, pas à pas, de texte en texte, concepts et argumentations. Histoire de se convaincre, s'il en était besoin, que la mort de la philosophie, dont on nous a rebattu les oreilles depuis des décennies, au lieu d'un véritable acte de décès, était plutôt une manière de prolonger son exercice.

Rappelons enfin un des grands changements récents : le retour en force de l'antique préoccupation d'une vie philosophique, qui porte à transformer son existence de chaque instant plutôt qu'à construire des systèmes et agencer des discours. Pierre Hadot fut le principal initiateur de ce tournant. Il montre ci-dessous comment cette opposition s'est mise en place dès l'Antiquité. ■

ROGER-POL DROIT

(1) *First Editions*, 538 p., 22, 90 €.

(2) *Publiés respectivement par Champ Vallon (1997-2003) et Fayard (2004)*

(3) *Seuil*, 234 p., 18 €.

## De la vie commune aux premiers manuels

PAR PIERRE HADOT

Dans une conférence récente, Pierre Hadot, grand historien de la philosophie antique et professeur honoraire au Collège de France, a évoqué les premières évolutions de l'enseignement. Extrait.

Certains aspects de l'enseignement antique annoncent des traits de l'enseignement moderne. Il ne faudrait pas penser que tout discours philosophique dans l'Antiquité ait été inspiré uniquement par le souci d'apprendre à vivre une vie philosophique. On constate au contraire une constante dénonciation, par les philosophes antiques, des professeurs qui se contentent de briller par leurs discours, sans vivre de manière philosophique.

Dans toutes les écoles de philosophie de l'Antiquité se retrouvaient deux caractéristiques : la vie commune avec le maître, la pratique d'un certain mode de vie. Les deux plus importantes institutions – l'Académie, fondée par Platon, et le Lycée, fondé par Aristote – ont servi de modèles. Choisir telle ou telle école, c'était choisir un mode de vie. L'apprenti philosophe, aujourd'hui, ne choisit pas un mode de vie. Il fait de la philosophie en fonction du programme de terminale, et c'est par hasard qu'il rencontre un professeur partisan de telle ou telle doctrine.

A l'opposé, l'adhésion à une école, dans l'Antiquité, implique une conver-

sion correspondant à un changement de vie, impliquant une rupture avec les cadres habituels de la vie quotidienne et les valeurs usuelles des gens ordinaires. L'enseignement philosophique se caractérise alors par un trait hérité des communautés pythagoriciennes : la communauté de vie entre maîtres et élèves. L'école philosophique, même dogmatique, demeure une communauté de libre recherche. Les disciples de Platon – par exemple Aristote, Eudoxe, Xénocrate, Speusippe – sont considérés comme des égaux, et il a toujours existé une grande liberté de pensée et d'expression de leur part. Mais ils partagent une communauté de vie qui est aussi un mode de formation. Comme dit Sénèque : « *La parole vivante et la vie en commun te profiteront plus que le discours écrit* » (*Lettres à Lucilius*, 6, 6).

Il arrive que les disciples vivent dans la même maison que le maître, comme cela semble avoir été le cas dans l'école épicurienne, ou qu'ils construisent des huttes pour être plus près de lui, ainsi qu'on le raconte à propos des disciples du platonicien Polémon (Diogène Laërce, IV, 19). En tout cas, l'usage était établi dans presque toutes les écoles, et jusqu'à la fin de l'Antiquité, de prendre fréquemment des repas en commun, et d'avoir le maître pour directeur de conscience.

Comment mener cette communauté

de vie avec de nombreux auditeurs ? Diogène Laërce (V, 37) raconte par exemple de Théophraste, le successeur d'Aristote, qu'il avait eu jusqu'à 2 000 auditeurs, et il a conservé une lettre dans laquelle ce philosophe se plaint qu'il soit difficile de trouver un local. En fait, une distinction s'établissait entre les disciples fervents (*zélôtai*) et les simples auditeurs (*akroatai*).

Cela explique que des philosophes finissent par se contenter de briller par des discours, sans s'occuper de la formation éthique de leurs disciples et sans s'engager eux-mêmes dans un mode de vie philosophique. Le platonicien Polémon, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, se moque des professeurs qui cherchent à se faire admirer pour leur habileté dans l'argumentation, mais qui se contredisent dans la conduite de leur vie (Diogène Laërce, IV, 18). Sénèque (*Lettre* 108, 23) parle des maîtres qui enseignent à disputer et non à vivre, et des élèves qui se présentent avec l'intention de se cultiver l'esprit et non l'âme.

Dans l'Antiquité existait donc déjà une opposition entre les tenants d'une philosophie conçue avant tout comme exercice dialectique et comme discours théorique et éloquent, et les tenants d'une philosophie conçue avant tout comme mode de vie. On peut expliquer cette opposition en fonction des intérêts des disciples. Certains étaient atti-

rés par le genre de vie platonicien, ou épicurien, ou stoïcien. D'autres fréquentaient les écoles philosophiques dans la perspective d'une carrière politique ou administrative.

Cette distinction correspond à la différence entre disciples fervents et simples auditeurs. Beaucoup de gens venaient écouter les philosophes surtout pour acquérir la maîtrise de la parole et la culture générale, et s'intéressaient donc surtout à la formation dialectique et rhétorique. Certains philosophes, à la fois par leur évolution et sous l'influence du public qu'ils voulaient satisfaire, ont donc été amenés à privilégier l'exercice de la parole aux dépens de l'ascèse.

## Enseignement fonctionnarisé

Une seconde période de l'histoire de l'enseignement philosophique dans l'Antiquité s'étend du premier siècle avant Jésus-Christ, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. La nouveauté ne réside pas dans les commentaires de textes, mais dans le fait qu'ils deviennent la méthode privilégiée de l'enseignement. Désormais, on ne traite plus des problèmes eux-mêmes, mais de ce que Platon, ou Aristote, ou Chrysippe ont dit de tel ou tel problème. Par ailleurs, en commentant, on essaie de montrer la cohérence de l'enseignement du fondateur de l'école. Il se dégage peu à peu un système platonicien, que l'on expose dans de petits manuels. On intro-

duit un ordre de lecture dans les œuvres de Platon et d'Aristote, correspondant aux étapes du progrès spirituel. On rédige aussi des manuels sur la manière de lire ces œuvres. Dans le domaine institutionnel, on assiste à une fonctionnarisation progressive de l'enseignement.

A partir de l'époque impériale, deux types d'enseignement de la philosophie ont donc coexisté. D'une part, un enseignement fonctionnarisé, s'adressant à un grand nombre d'élèves, sans cette relation personnelle qui existait dans les communautés de la période précédente. Les élèves de cet enseignement fonctionnarisé n'étudiaient la philosophie que pour « *l'histoire* », comme le disait Albinus, c'est-à-dire pour avoir « des renseignements » sur la philosophie. Il existait d'autre part, comme dans la période précédente, des écoles privées, destinées avant tout à ceux qui se convertissaient, par un choix personnel, à la vie philosophique. Dans ces écoles étaient toujours pratiquées la communauté de vie et l'ascèse philosophique, au moins chez les disciples fervents. ■

Extrait d'une conférence, *Enseignement antique et enseignement moderne de la philosophie*, donnée le 20 février 2006 à l'université Paris-X - Nanterre dans le cadre du séminaire *Recherches sur la vie philosophique* dirigé par Jean-François Baladé.

## ZOOM



**APPRENDRE À VIVRE.** *Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations* de Luc Ferry.

Au dire de l'ex-ministre de l'éducation nationale, l'idée de ce livre est née en vacances, alors qu'un groupe d'amis lui demanda d'improviser un cours de philo pour parents et enfants. D'où la double curiosité qu'il tente de satisfaire : celle d'un adulte qui voudrait savoir ce qu'est la philosophie, et celle d'un adolescent qui souhaiterait

l'étudier plus à fond sans pouvoir encore lire par lui-même des auteurs difficiles. Dans le genre « comment faire simple sans trop sacrifier à la profondeur des idées », cette initiation est sans doute l'une des plus réussies de ces dernières années. L'ouvrage est découpé en cinq grands moments : la sagesse antique, surtout abordée à partir des stoïciens, à quoi succède « *la victoire du christianisme sur la philosophie grecque* » puis l'humanisme moderne et la postmodernité, et enfin les « déconstructions » contemporaines. Le récit, d'un style très vivant, est porté par la conviction que les œuvres de la tradition peuvent aussi « *aider à vivre mieux et plus libre* ». En

dépit, voire en raison même de son talent, on regretterait néanmoins que Luc Ferry se satisfasse de pratiquer désormais cette seule philosophie de printemps, loin de la rigueur et de la richesse qui caractérisaient ses premiers ouvrages. A. L.-L. Plon, 302 p., 18,50 €.

**POURQUOI TANT DE HONTE ?** de Ruwen Ogien. Auteur notamment de *Penser la pornographie* (PUF, 2003) et de *La Panique morale* (Grasset, 2004), Ruwen Ogien revient sur un sujet dont, dit-il, il « *n'arrive pas à se débarrasser* ». En cinquante questions, il n'épuise pas le sujet mais l'attaque par toutes les faces, avec humour et rigueur. Chez le même éditeur,

Ruwen Ogien pose une autre question, plus large mais pas totalement étrangère à la première : *La morale a-t-elle un avenir ?* Il s'agit cette fois du texte d'une conférence. P. K. Ed. Pleins Feux, 46, avenue Béranger, 44100 Nantes, respectivement 70 et 58 p., 8 € chaque volume

**CICÉRON,** de Clara Auvray-Assayas. Au premier rang des orateurs célèbres, le Romain Cicéron (-106/-43) demeure néanmoins méconnu pour ses vertus de philosophe. Pourtant, cet héritier de Platon écrivit dans les derniers sursauts de la *res publica* un corpus qui visait à fonder l'engagement de l'homme au sein de la cité. Cet

essai vise donc à redécouvrir « *la postérité latente* » de ce théoricien du probable (« ce qui peut recevoir mon approbation »), concept qui implique la liberté de jugement du sujet dans les limites de la connaissance humaine. Au-delà de cette novation conceptuelle, sa philosophie explore la sociabilité de l'individu pour lui donner les clés d'une construction de soi. Y. Pu. Les Belles Lettres, « *Figures du savoir* », 148 p., 14 €.

**LE PHILOSOPHE SANS QUALITÉS,** de Frédéric Shiffter. Pour « *agacer avec plaisir* », Frédéric Shiffter dépeint dans cet essai autobiographique l'existence dans son effroyable

contingence : « *à cause du hasard, le monde est impossible* », écrit cet orphelin cafardeux. Sa verve mélancolique inocule une acide lucidité dans ce qui est pour lui le ventre mou de notre époque, marquée par l'humanisme et l'optimisme moral ambiants. Ce sarcastique ressuscite Schopenhauer pour dissiper l'illusion du bonheur. Contre la joie de vivre, pourtant « *force majeure* », il glose sur Clément Rosset pour affirmer que la jubilation rend aveugle. Mais une fois « *l'illusion cynique* » consumée, quelle échappatoire au chaos ? Si la philosophie n'est qu'un « *mirage* » alors seul l'artiste, selon lui, peut « *nous préserver de l'utopie* ». Y. Pu. Flammarion, 140 p., 13 €.

# De l'atelier d'Arendt à l'établi de Badiou Ni morte ni mourante, à reconstruire

Comment travaillent les philosophes ? Selon quels processus s'élaborent leurs œuvres ? Curieusement, il n'existe que peu d'éléments de réponse à ces interrogations : les théoriciens livrent, presque toujours, des produits finis. On ne sait donc pas grand-chose de leur cuisine - ingrédients, ustensiles ou tours de main. Pas de traces de tâtonnement, pas de vestiges des chemins parcourus ou abandonnés. Une exception pourtant : Hannah Arendt, avec son *Journal de pensée*, tenu de juin 1950 à 1973, rassemblant les citations, notes de lecture, remarques et réflexions où elle puisait à mesure la matière de ses livres (1). Dans *Qu'appelle-t-on philosophe ?*, Pierre Bouretz entreprend de comparer - méticuleusement, thème par thème, souvent phrase par phrase - les indications des 806 pages de ce *Denktagebuch* aux articles et livres publiés par la philosophe pendant la même période, sans oublier de compléter ces informations par sa riche correspondance, notamment avec Jaspers ou avec Heidegger.

On découvre alors, comme à la loupe, l'émergence d'une idée, son évolution à partir d'une lecture, sa transformation ou son déclin. Des projets de livres avortent, d'autres cheminent soterriainement. Des concepts avancent, reculent, se déplacent. Un regard sur la création intellectuelle, ses mécanismes et ses temporalités, est ainsi rendu possible. C'est chose rarissime. Pourtant, cette très minutieuse monographie est fort loin de répondre à la vaste question de son titre, en excès sur l'enquête. Ce qu'on découvre est intéressant, mais plus modeste : la course mentale d'une penseuse qui rédige des textes importants tout en s'efforçant, de voyage en voyage, de « traverser le monde à patins à roulettes », comme elle dit.

Avec *Logiques des mondes*, dernier ouvrage d'Alain Badiou, on peut avoir le sentiment que le chantier lui-même

appartient au livre, à sa présentation et à son mode d'exposition. Voilà certes un texte achevé, qui entend exposer des résultats, livrer des démonstrations pour établir une nouvelle « Grande Logique » concurrente de celle de Hegel. Mais il juxtapose, délibérément, et d'une manière qui peut déconcerter, des formes d'écriture et des styles demeurant généralement séparés, en dehors de l'établi d'un auteur. Ce gros volume mêle ainsi des dizaines de pages d'équations pour mathématiques + 12, des récits où l'on retrouve la plume heureuse du romancier, des notes autobiographiques, acides ou polémiques, des résumés lapidaires des thèses essentielles. Et, dans ce chantier démesuré, toujours Badiou tel qu'en lui-même : antihumaniste militant façon années 1960, maoïste tendance Lacan, matérialiste quoique résolument platonicien, éternellement habité du désir de construire une philosophie totale, ne laissant rien hors de son champ, englobant l'histoire comme les sciences, les mathématiques comme l'amour, l'art comme la révolution.

## Opacité extrême

En 1988, *L'Être et l'événement* avait proposé une ontologie. Ce tome 2 propose ni plus ni moins qu'une logique générale. Ce qu'elle veut établir : comment les vérités apparaissent. Car il existe, pour Badiou, des vérités, qui sont comme des formes éternelles. A ses yeux, cette thèse distingue radicalement sa doctrine, la « dialectique matérialiste », de l'idéologie dominante qu'il pourchasse, le « matérialisme démocratique ». Cette dernière pensée, dangereuse et molle, aurait pour maxime : « Il n'y a que des corps et des langages. » Elle écarte donc les vérités, qui contreviennent à l'ordre du monde.

En cheminant dans ce chantier que sa terrible difficulté interdit au public, on aperçoit que les vérités ne sont pas relatives aux humains, bien qu'elles paraissent

advenir et se perpétuer par l'intermédiaire de sujets. Ces sujets font avec les vérités « une expérience de l'inhumain ». Il est précisé que ces sujets ne sont pas nécessairement des individus, mais aussi bien une troupe d'insurgés, un parti politique, une école d'art, une théorie scientifique. Tout cela demeure très difficile à entrevoir, et la suite se révèle plus absconse encore. Une quarantaine d'années de pratique quotidienne de la philosophie ne suffit pas pour parvenir à savoir clairement ce qui se joue dans ce chantier d'une opacité extrême.

Pour expliquer son projet, Badiou écrit : « Produire dans le monde tel qu'il est des formes neuves pour accueillir l'orgueil de l'inhumain, voilà qui nous légitime. » Une fois écartés d'un revers de main, parmi ses contemporains, les « réactionnaires » qu'il méprise (Koestler, Furet, Glucksmann), il part se mesurer à Hegel, précise « Platon dit... Kant dit... Je dis... », affirme « ruiner les prétentions positives de la totalité des philosophies dites "analytiques" » et dresse un tableau à deux colonnes : Kant, Badiou. Les vieux Grecs auraient parlé d'hybris, la démesure. Est-ce donc ainsi que les philosophes vivent ? ■

R.-P. D.

## QU'APPELLE-T-ON PHILOSOPHE ?

de Pierre Bouretz.

Gallimard, « Les Essais », 374 p., 19,50 €. En librairie le 30 mars.

## LOGIQUES DES MONDES L'être et l'événement, 2

d'Alain Badiou.

Seuil, « L'Ordre philosophique », 640 p., 30 €.

(1) Le Seuil (« Le Monde des livres » du 2 septembre 2005).

## RÉFÉRENCE ET AUTOREFÉRENCE Etudes sur le thème de la mort de la philosophie dans la pensée contemporaine

d'Isabelle Thomas-Fogiel.

Vrin, 336 pages, 32 €.

Voici un texte à ne pas manquer tant il est rare de voir marier à ce point, dans un essai savant, la précision dans la discussion, la clarté pédagogique et l'ambition. Car ce qu'Isabelle Thomas-Fogiel entreprend dans ce livre au titre exagérément austère, c'est de battre en brèche la thématique la mieux portée dans la discipline depuis des lustres, celle de la mort de la philosophie. Pour cette spécialiste de Fichte qui enseigne à l'Université Paris-I, la plupart des courants contemporains s'accordent en effet sur un point, malgré leurs divergences : l'idée que la philosophie est morte ou mourante et, au mieux, en cours de dépassement.

La pratiquer aujourd'hui se limiterait dès lors, comme on se pencherait sur un grabat, à en retracer l'histoire sur un mode décliniste. Comme si la philosophie se trouvait dans la situation de l'alchimie au tournant de la Renaissance et de l'âge classique. L'arrogante métaphysique qui entendait représenter une pierre angulaire pour les autres savoirs serait devenue le parent pauvre des sciences (dures, cognitives, humaines, sociales). Son rôle résiduel, si elle en conserve, se cantonnerait désormais à leur fournir un appareil critique. Du coup, la doctrine silencieuse du temps présent oscille entre un relativisme désespérant et un scientisme naïf, la première position menant d'ailleurs à l'autre et réciproquement.

Ce constat général recompose nos grés

gaires cartographies intellectuelles. Ainsi oppose-t-on la tradition « analytique » (toujours qualifiée d'« anglo-saxonne » bien que ses origines soient viennoises et qu'elle soit, depuis longtemps, solidement installée dans les universités françaises et européennes), plus à l'écoute des sciences, portée plus volontiers sur l'étude du langage et de l'argumentation, à une tradition « continentale » dont la propension serait, quant à elle, plutôt de nature « métaphysique » (fut-ce pour en proclamer la fin).

Or, que ce soit dans la pensée heideggerienne de l'être, dans la philosophie comme « science rigoureuse » de Husserl, dans l'attachement de Levinas à la parole prophétique, dans le scepticisme d'un Rorty ou le « faillibilisme » popperien, on retrouve, selon l'auteure, la même tendance à l'expulsion de la philosophie hors d'elle-même, en direction d'une référence qui lui est extérieure (l'Être, l'Autre, le « monde de la vie », la religion, les neurosciences, etc.).

## Ornière de l'autorefutation

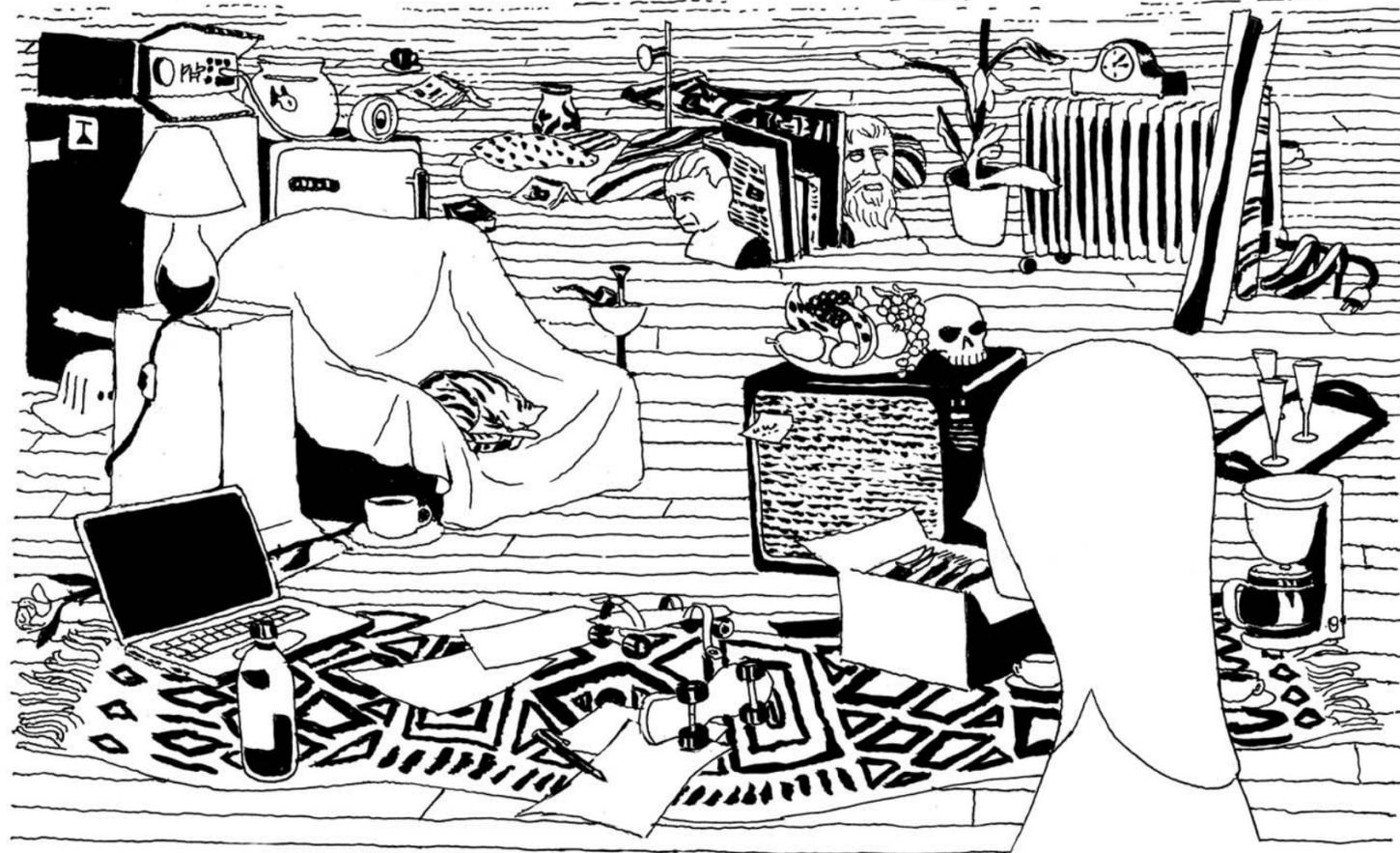
Toutes butent pourtant sur une pierre d'achoppement qui a pour nom la « contradiction performative ». Il s'agit d'une impasse qui, pour être aussi vieille que l'affrontement entre Platon et les sophistes, n'en demeure pas moins actuelle et donc toujours à surmonter. Elle consiste à dénier toute valeur, contenu ou avenir à la philosophie sans se préoccuper du statut par excellence philosophique d'une telle position, laquelle pré-suppose, par là même, ce qu'elle prétend évacuer. Patiemment, le livre montre comment toutes les « sorties » retombent dans cette ornière de l'autorefutation. On ne quitte pas aussi facilement qu'on croit la philosophie.

Prenant acte de cette aporie, mieux vaut - et c'est la voie choisie par le livre - appliquer ses efforts à mieux fonder sa qualité de discipline « autonome et spécifique » dont la réalité ne se dissout pas dans ce dont elle traite ou ce qu'elle représente. Ce qu'on propose en somme ici, c'est ni plus ni moins qu'une reconstitution de la discipline après des décennies de « déconstruction ».

Le problème est de s'y livrer sans retomber dans les rets de la subjectivité, de l'ontologie traditionnelle et de surmonter l'effondrement du criticisme kantien. Isabelle Thomas-Fogiel croit pouvoir y parvenir par un détour du côté de l'idéalisme allemand et d'archef du Fichte de *La Doctrine de la science*, qui se concentre sur l'acte (de penser) et non plus sur l'être : « L'ontologie doit laisser place à l'actologie », résume-t-elle.

Donc, si « fin de la fin de la philosophie » il peut y avoir, ce n'est que dans la mesure où, en elle, les actes de discours et de pensée ont cette singularité d'éviter le piège de la « contradiction performative ». Tout simplement parce qu'ils se préoccupent non seulement de ce qui est dit mais du statut du « dire ». La philosophie seule produit des énoncés que ne menace pas l'autodestruction puisqu'ils incluent une réflexion sur l'acte d'énonciation et le statut de l'énonciateur (un « nous » plutôt qu'un « je » cartésien). Certes, on peut penser que la marge reste étroite pour une démarche marquée par le « tournant linguistique » et pour qui le discours au sens large et non l'être demeure l'objet principal du savoir. Mais il n'en reste pas moins que par ces quelques chapitres quelque chose comme une étape décisive a été subrepticement franchi. ■

NICOLAS WEILL



ILLUSTRATIONS : FRANÇOIS OLISLAEGER

## ARTS LIBÉRAUX ET PHILOSOPHIE DANS LA PENSÉE ANTIQUE Contribution à l'histoire

de l'éducation et de la culture dans la pensée antique

d'Isetraut Hadot  
Publié pour la première fois en 1984, ce travail est devenu depuis un classique, indispensable source d'informations aussi bien sur les conceptions relatives à l'éducation chez les grands auteurs de l'Antiquité que sur l'organisation des institutions scolaires et universitaires et

leurs cursus. Cette nouvelle édition est augmentée de plus de 200 pages, actualisant les données sur plusieurs points cruciaux et ajoutant six nouvelles études, notamment sur la médecine et sur l'enseignement de la philosophie à l'époque impériale. R.-P. D.  
Vrin, « Textes et traditions », 578 p., 52 €.

## DE L'UTILITÉ DE LA PHILOSOPHIE

de Bertrand Vergely  
Depuis 1998, Bertrand Vergely a publié aux éditions Milan, qui se sont fait une spécialité de la vulgarisation philosophique, pas moins de... vingt-cinq titres ! Parmi ceux-ci, *Petite philosophie grave et légère*, *Petit précis de philosophie*, et même

un *Heidegger ou l'Exigence de la pensée*. Ce nouveau titre plaide pour l'utilité de la philosophie (on s'en serait douté !) et montre comment la réflexion philosophique aborde des questions classiques (l'essence, l'être, l'existence) et des thèmes plus directement contemporains (la barbarie, le pouvoir, l'accomplissement de soi). R.-P. D.  
Milan, 164 p., 15 €.

## LA RAGE DE COMMUNIQUER Entretiens

avec Pierre Bonconne de Denis Huisman  
Le célèbre manuel de philosophie de Vergely et Huisman appartient quasiment à l'histoire de France. Des

millions d'exemplaires ont formé des générations de lycéens dans les années 1960 et 1970. Denis Huisman, l'un des protagonistes de cette aventure, a poursuivi sa route (en Rolls...) vers de nouveaux défis, comme de fonder l'Ecole française des attachés de presse ou de réaliser les premières émissions de télévision consacrées à la philosophie. Au fil de ces souvenirs dialogués, on découvre, derrière celui qui a connu mille personnalités de premier plan, un homme attachant, soucieux de sa famille, solidaire de ceux que frappe le malheur, solide face aux adversités qui ne l'ont pas épargné. R.-P. D.  
Préface d'Erik Orsenna, éd. Bourin, 240 p., 19 €.

## L'IMAGE DE LA PHILOSOPHIE.

### Méconnaissance et reconnaissance,

de Lucien Braun  
Auteur de plusieurs ouvrages consacrés à l'histoire des représentations de la philosophie à travers l'histoire occidentale, Lucien Braun centre cette étude, remarquablement illustrée et présentée, sur une tapisserie de 1516, *La Rose de Heiningen*. Cette œuvre peu connue, et particulièrement bien conservée, permet d'éclairer les problèmes de la mise en images. R.-P. D.  
Presses universitaires de Strasbourg, 110 p., 31,50 €

## COUETTE ! PENSER

Gallimard Jeunesse - Giboulées lance une collection de philosophie pour enfants, qui s'adresse à des lecteurs à partir de 11 ans. Intitulée « Couette ! Penser » et dirigée par Myriam Revault d'Allonnes, elle s'ouvre par quatre premiers titres, de 64 à 112 pages, vendus de 9,50 à 10,50 €, qui arrivent aujourd'hui en librairie : *La Conversation*, par Olivier Abel, *Qu'est-ce qu'un homme ?*, par Cécile Robelin et Jean Robelin, *Regarder le paysage*, par Claude Eveno, et *Pourquoi les hommes font-ils la guerre ?*, par Myriam Revault d'Allonnes. Chaque volume est illustré par un ou une artiste à chaque fois différent. R.-P. D.

Valets, majordomes, teneurs de chandelle... Les « characters actors » américains portraitureés par Philippe Garnier

# Sans-grade d'Hollywood

**A**cteurs de second plan ou de complément, rôles secondaires, interprètes de moindre renommée : le cinéma a ses sans-grade. En France, quand ils font partie inconsciente de notre patrimoine, on les appelle « excentriques », élégante façon de signifier qu'ils ont marqué l'écran par leur pittoresque tout en étant restés loin du centre de l'image. Aux Etats-Unis, ce sont des « characters actors », des caractères, « moindres lumières » possédant une tronche, une voix, une réputation. C'est le type familier, que l'on repère et dont on ne sait pas le nom, le sbire au patronyme obscur mais qui fait partie de la famille, la fille dont la tête vous revient...

## CARACTÈRES de Philippe Garnier.

Grasset, 488 p., 21,90 €.

Gens de maison, valets, majordomes, teneurs de chandelle, postillonneurs, génies de la queue-de-pie, greluches de western, distillateurs de reparties délurées, girondes aux robes tartignoles, ces « anonymes » avaient bien évidemment du talent, mais aussi des vies hautes en couleur. Vies publiques et privées si romanesques que l'on pourrait soupçonner Philippe Garnier de les avoir inventées, ce qui ne gênerait d'ailleurs rien à notre plaisir de le lire. Avec ses chapitres intitulés « La confrérie de la redingote » ou « La femme à battre », son livre est un inventaire de « figures » dont le cahier photos

prouve, s'il en était besoin, l'authenticité. Il eût tout bidonné que la lecture n'en n'aurait pas été moins somptueuse.

Ce n'est pas le cas. On peut vous assurer que le septième mercenaire du film de John Sturges s'appelait bien Brad Dexter, et à son propos, Garnier, qui a une drôle de langue de vipère, précise qu'il est « le seul acteur d'extraction serbe à avoir fait carrière comme méchant au cinéma ». Frank Morgan, spécialisé dans les rôles de personnages qu'on roulait dans la farine, ne vous dit rien ? Lui pouvait se targuer de n'avoir jamais joué un homme mauvais en dix-sept ans de bons et loyaux services à la Metro Goldwyn Mayer. Ancien jockey, Eugene Pallette mangea à tous les râteliers (RKO, Warner, Fox), ce qui n'explique pas qu'il soit devenu gros comme une soupière. Il raffolait du boeuf braisé au vin rouge, et dansa néanmoins la samba dans un film de Busby Berkeley avec Carmen Miranda.

## Passéisme assumé

Jack Elam vous est-il plus familier ? « Il aurait pu jouer dans un western intitulé L'Homme qui dit merde à l'autre », écrit Garnier. C'était « le strabisme le plus payant de la profession ». Un œil fou qui rendait dingue John Wayne quand ils jouaient ensemble au poker, et avec lequel il chasse une mouche avec son flingue dans *Il était une fois dans l'Ouest*, de Sergio Leone. Fourbe, fada, shérif ou bagnard, Albert Dekker fut off un politi-



De gauche à droite, de haut en bas : John Halliday (« *Escape to Glory* »), Roland Young (« *They all kissed the Bride* »), Simone Simon, John Qualen (« *His Girl Friday* »), John Ireland (« *Raw Deal* »), Eric Blore (« *Secrets of the Lone Wolf* »). PHOTOS DR

cienn démocrate qui osa traiter McCarthy de « cinglé ». On le trouva mort dans sa baignoire vide, le torse couvert d'épithètes obscènes écrites au rouge à lèvres, pendu à sa pomme de douche. Pas un suicide, semble-t-il...

Côté femmes, Garnier s'en donne à cœur joie. Peau de pêche et yeux de biche, ingénue ou épouse casse-bonbons, Loretta Young, une sacrée catholique qui s'avouait « susceptible to men » (toujours amoureuse de ses partenaires) et ensorcela entre autres Spencer Tracy et Clark Gable, avant de se consacrer

aux œuvres de charité. Marie Windsor, « poison sous le sourire béchamel », est dotée d'une réputation de garce et avait le choix lorsqu'elle devait camoufler sa haute taille (1 m 78 sans talons) pour embrasser les hommes : faire monter le séducteur sur un petit banc, ou plier les genoux.

Roupiés de sanzonnet à côté de Gloria Grahame, blonde vénéneuse au léger zozotement qui épousa Nicholas Ray puis le fils que ce dernier avait eu d'un autre lit. Elle se fichait du qu'en-dira-t-on « comme de ses derniers faux

cils » et, non dénuée d'humour, s'était trouvée un surnom : « The Replacement » (la fille que l'on prenait quand il ne restait personne d'autre à choisir).

Pardon, mais rien sur Paris Hilton ni sur la dernière conquête de Colin Farrell. Garnier assume son passéisme. « Dans quel film contemporain trouverait-on une perle comme ce que dit William Powell à sa femme dans *I Love You Again* : "Tu auras cette chemise de nuit neuve, dussé-je commencer de zéro avec deux vers à soie !" »

JEAN-LUC DOUIN

# Grandeur et faux-semblants du cinéma indépendant américain

## SEXE, MENSONGES ET HOLLYWOOD de Peter Biskind.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Smith, Le Cherche Midi, 674 p., 21 €.

**A**vec *Le Nouvel Hollywood* (éditions Le Cherche Midi), son premier ouvrage publié en France, Peter Biskind livrait, dans une chronique flamboyante des réalisateurs – Francis Coppola, Steven Spielberg, George Lucas, Brian De Palma, Martin Scorsese, William Friedkin – qui transformèrent le paysage du cinéma américain dans les années 1970, sa version du Paradis perdu. Le temps d'une brève parenthèse, entre 1970 et 1975, les patrons de studio, décontenancés par la montée en puissance de la télévision, offrirent les clés du royaume aux auteurs. Cette prise de pouvoir impromptue des artistes se solda par une décennie prodigieuse,

mais aussi par une reprise en main de leurs bailleurs de fonds. Une fois son succès assuré, cette génération se perdit dans des tournages au long cours (*Coup de cœur* de Francis Coppola ; *La Valse des pantins* de Scorsese ; *1941* de Spielberg ; *Le Convoi de la peur* de William Friedkin ; *La Porte du paradis* de Michael Cimino), dont les excès furent alors largement chroniqués. Parmi ses péchés, un seul ne lui fut jamais pardonné : celui de perdre de l'argent.

## Onde de choc

Le nouveau livre de Peter Biskind, *Sexe, mensonges et Hollywood*, prend la suite de cette histoire en racontant la naissance aux Etats-Unis du mouvement du cinéma indépendant, le nom donné à cette série de films apparus dans les années 1990, financés par des entités qui ne dépendent pas directement des multinationales, et qui, en réaction au conformis-

me des années 1980, offrirent des films dont l'impact fut, au moins pour deux d'entre eux – *Sexe, mensonges et vidéo* de Steven Soderbergh et *Pulp Fiction* de Quentin Tarantino –, comparable à celui du *Parrain* ou de *Taxi Driver*. La chronologie choisie par Peter Biskind est évidente. De la présentation de *Sexe, mensonges et vidéo* en 1989 au Festival de Sundance, la manifestation fondée et organisée par Robert Redford, à l'ascension et à la chute, à partir de 2004, de Miramax, la compagnie des frères Weinstein, à qui

l'on doit *Pulp Fiction*, l'auteur rend compte de l'onde de choc qui secoue alors le cinéma américain.

Cette rigueur ne serait rien sans le formidable sens du récit de Peter Biskind, qui parvient, à partir d'un matériau très dense, composé de plusieurs centaines d'interviews, à bâtir une tragédie shakespearienne. Comme dans *Le Nouvel Hollywood* (2002), Biskind a saisi que le nerf de la guerre, à Hollywood, et sur sa scène indépendante, demeure l'argent. L'ambition artistique, toute relative, des

principaux protagonistes du cinéma indépendant masque mal un projet industriel qui vise à supplanter les hommes en place dans les studios. Robert Redford transforme Sundance en marché du film. Les frères Weinstein font de Miramax l'arrière-cour dorée de Disney, son nouveau propriétaire à partir de 1993. Miramax devient une structure impitoyable pour les réalisateurs venus y travailler, et une machine à remporter des Oscars (*Shakespeare in Love*, *Chicago*). Quentin Tarantino, intronisé dieu vivant

depuis le succès de *Pulp Fiction*, est décrit comme un cinéphile maniaque à l'ego surdimensionné, prêt à spolier ses collaborateurs, prenant davantage de plaisir à être célèbre qu'à réaliser des films. Les nombreuses pages qui lui sont consacrées sont impitoyables, car elles débordent son simple cas. Celui d'un individu talentueux, emblématique du cinéma indépendant, qui fréquente d'abord la marge, et s'empare des institutions, pour ne finalement jamais les changer. ■

SAMUEL BLUMENFELD

## Denis Podalydès se souvient et se raconte L'acteur-écrivain

### SCÈNES DE LA VIE D'ACTEUR

de Denis Podalydès et Jean-Paul Chambas.

Seuil/Archimbaud, 312 p., 19 €.

**L**e titre est juste : c'est l'acteur dans tous ses états. L'acteur en action. Autant de circonstances, autant de choses vues, entendues, rapportées telles quelles, sans révolutions, et l'écriture est précise.

Le coup de téléphone, la proposition d'une pièce, la lecture du rôle, les répétitions, le metteur en scène, les camarades de jeu. Apprendre le texte par cœur, comment cela se fait. Les journées d'attente dans la roulotte, lorsque c'est du cinéma. A la sortie du théâtre, les propos embarrassés des amis venus vous voir jouer. Les certitudes et les doutes, quand on est membre du jury lors des concours d'entrée au Conservatoire. La fièvre de la première et la retombée des lendemains. Le trou de mémoire. Les inquiétudes sur sa voix, qui n'est pas claire ce soir. La tournée à Moscou. Le costume de scène accroché dans la loge.

Chaque moment de la journée, de la soirée, que ce soit sur scène, dans la loge, dans les couloirs ou dehors, devient, sous le regard et sous la plume acérée de Denis Podalydès, l'objet d'un reportage concis, vivant. Pour nous, la chance est que ce comédien vrai soit un vrai écrivain, agile, lesté, compréhensif, spirituel. Bien distinct dans les détails. Et cette inquiétude sur son jeu : la peur de ce qu'il appelle « l'académisme ». Humble, à la recherche de l'indicible. Est-il le même dans son théâtre, et hors de son théâtre lorsqu'il achète du pain ou saute dans l'autobus ?

Son théâtre, c'est tout un monde : la Comédie-Française. Un second domicile : il voudrait que sa loge soit le même refuge que sa chambre d'enfant. Un théâtre avec ses lois, son modus vivendi, ses exceptions à quoi il faut se faire, mais assez vite cela devient une seconde naissance, une seconde nature. Un livre sans égal, seul à nous faire enfin toucher du doigt la conscience de ces êtres qui nous hantent : les acteurs. Un bonheur d'écouter, un bonheur de lecture. ■

MICHEL COURNOT

## Jerry Lewis embaume son ex-partenaire Pour l'amour de Dean

### DEAN ET MOI. Une histoire d'amour de Jerry Lewis et James Kaplan.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Yves Sarda, Flammarion, 334 p., 19,90 €.

**E**n 1946, alors qu'il travaille au Club 500 à Atlantic City, Jerry Lewis rencontre un autre débutant de cabaret, Dean Martin, son aîné de neuf ans, qui se produit comme chanteur de charme. Ils ne se quitteront plus pendant dix ans. A la fin des années 1940, ils forment, à la scène et à l'écran, le tandem comique le plus célèbre des Etats-Unis.

Le producteur Hal Wallis va en faire deux vedettes de cinéma, dans une série de films qui reposeront sur la même formule : le grand Italien séducteur flanqué d'un compère maldroit. Comme le déclarera plus tard Lewis : « Jamais vous n'aviez eu un play-boy et un singe. *Le sexe et la bouffonnerie. Voilà ce qu'on représentait.* »

Alors qu'ils mesuraient l'un et l'autre plus d'un mètre quatre-

vingts, tout le monde appelait Jerry « le petit ». Il renforçait cette impression en se tenant voûté durant les spectacles, mettant en valeur l'impression de force et de grandeur procurée par Dean Martin. Cette relation de maître à serviteur, avec la frustration qu'elle engendrait dans la vie, est exempte du livre de souvenirs que consacre Jerry Lewis à son ancien partenaire. A la place, le lecteur a droit à un torrent d'eau tiède où sont vantés les mérites de Dean Martin, acteur et chanteur exemplaire.

Les passages sur les liens entre Jerry Lewis, Dean Martin et la Mafia, les plus passionnants du livre, y sont en revanche très étayés, même si Nick Tosches, dans sa remarquable biographie sur Dean Martin (*Dino*, éditions Rivages), offrait sur ce sujet un éclairage infiniment mieux documenté. Jerry Lewis était décrit comme un comédien jaloux du succès de son partenaire à l'écran et avec les filles. Nick Tosches venait ternir la mythologie. Jerry Lewis se charge de l'enjoliver, au risque de lui enlever son intérêt. ■

S. BD



## La manifestation a connu cette année une hausse de fréquentation de 5,4 % Le Salon du livre 2006 a révélé des divergences entre éditeurs

Il y a au moins une note positive pour conclure le 26<sup>e</sup> Salon du livre, dédié à la francophonie. Ses organisateurs ont annoncé une hausse de la fréquentation de 5,4 % par rapport à l'année précédente, soit 174 000 visiteurs, dont 54 000 entrées payantes, contre 165 000 en 2005. Et ce malgré les travaux persistants du tramway, le mouvement anti-CPE, avec la manifestation parisienne samedi, et le lancement du Printemps du cinéma, dimanche. Monique Veaute, commissaire générale du festival francophone en France, s'est félicitée de ce bon résultat. « *Sinon, on aurait accusé la francophonie* », dit-elle.

La fronde estudiantine a toutefois privé les éditeurs et les auteurs de la visite du président de la République pour l'inauguration, tout comme de celle de Dominique de Villepin, envisagée vendredi après-midi. Seul incident notable, le double entartage de Bernard-Henri Lévy, venu dédicacer samedi soir son dernier ouvrage, *American Vertigo*, au stand de Grasset. Il y avait de la chantilly, partout. Jean-Pierre Sicre, le patron remercié des éditions Phébus, n'a pas fait d'esclandre, contrairement aux craintes des dirigeants de Libella (Buchet-Chastel, Noir sur Blanc, Phébus...). Seul un tract de soutien a été distribué dans les travées avoisinantes.

Pourtant, trois inconnues pèsent sur le prochain Salon du livre : où se tiendra-t-il ? Qui l'organisera ? Y aura-t-il un invité d'honneur ? Pressentie, la Corée du Sud a décliné l'invitation. Depuis la mise en œuvre de cette politique, il y a quinze ans, c'est la première fois que cela arrive.

De fait, ces problèmes sont inextricablement liés. Serge Eyrolles, président du Syndicat national de l'édition (SNE),

et à ce titre président du Salon du livre, se veut consensuel pour quatre, mais il a de plus en plus de mal à éteindre tous les foyers d'incendie qui couvent au sein de l'organisation. Alors qu'il essaie de maintenir un équilibre entre grands et petits éditeurs, entre maisons indépendantes et groupes à dimension internationale, plusieurs incidents ont éclaté.

Dans une interview à *Paris Match*, datée du 16-23 mars, Antoine Gallimard et Francis Esmenard, respectivement PDG des éditions Gallimard et Albin Michel – deux éditeurs indépendants parmi les plus importants –, analysent les conséquences de l'apparition récente de nombreux petits éditeurs. « *Il y a trop de petits éditeurs* », estime M. Esmenard, ajoutant qu'ils « *encombrent les rayonnages des librairies* ». Ces petites maisons, ajoute Antoine Gallimard, « *sont responsables de l'augmentation de la production* ». Dans le même temps, Liana Levi, représentante de la petite édition au bureau du SNE, exposait, mardi, son projet, intitulé « *Calibre* », un outil de distribution au service des éditeurs dont la taille, le niveau de ventes ou la faible rotation des stocks ne leur permettent pas d'être distribués par les industriels du secteur.

### Politique de la chaise vide

Plus grave : depuis octobre 2005, Hachette Livre pratique la politique de la chaise vide au sein du syndicat national interprofessionnel. Ni Arnaud Nourry, PDG d'Hachette Livre, ni Nathalie Jouven (son autre représentant), n'assistent aux réunions mensuelles du syndicat. Ainsi, en février, le budget a été adopté, sans la présence de M. Nourry, qui est pourtant le trésorier du syndicat. Entre-temps, M. Eyrolles a licencié son

directeur général et ne lui a toujours pas trouvé de remplaçant.

Que ce soit sur le vote de la loi sur le droit d'auteur ou sur les projets de numérisation des livres par le moteur de recherche Google, le SNE a semblé à la traîne. Au cours d'un débat organisé au Salon, François Gèze, PDG de La Découverte, a d'ailleurs reconnu que « *les éditeurs français étaient moins avancés dans leur réflexion que les Allemands ou les Anglais* ».

La bataille est désormais ouverte sur deux fronts. Pour Serge Eyrolles, « *il est hors de question que le Salon du livre aille au Grand Palais en 2007* ». Pour des raisons de place et de sécurité. Le Parc des expositions de la porte de Versailles est d'ailleurs déjà réservé. Mais tout semble ouvert pour 2008. Les grands éditeurs, Hachette en tête mais pas seulement, penchent pour le retour d'un Salon dédié à la littérature générale au cœur de Paris, tandis que les autres secteurs, ainsi que les régions, resteraient à la Porte de Versailles.

Ce premier enjeu se double d'un deuxième sur le choix de l'organisateur. Le contrat de Reed a été dénoncé, et si le groupe néerlandais, spécialiste de ce type de manifestation, a les plus grandes chances de se succéder à lui-même, l'appel d'offres lancé par le SNE ne porte que sur un an, ce qui rend en tout état de cause le bail assez précaire. Est-ce la raison ? Un certain nombre de maisons d'édition se sont plaintes de l'augmentation de 20 % du prix au mètre carré (de 2 200 € à 2 800 € pour trois mètres carrés sur 15 partagés, précise un éditeur, alors que, de son côté, Reed assure que l'augmentation tarifaire n'a pas dépassé 1 %.

ALAIN BEUVE-MÉRY

## L'ÉDITION

Les éditions Grasset et Rivages vont publier dans la deuxième quinzaine d'avril *Ma cavale*, de Cesare Battisti. L'écrivain italien, qui vit caché, est toujours sous la menace d'une extradition vers l'Italie pour son passé d'activiste pendant les « années de plomb ». Ce récit devrait s'accompagner d'une préface de Bernard-Henri Lévy et d'une postface de Fred Vargas.

Selon les éditions des Arènes, « *la Fnac a tenté de freiner* » la diffusion d'*Une imposture française*, de Nicolas Beau et Olivier Toscer, ouvrage consacré à Bernard-Henri Lévy qui « *comporte un certain nombre d'informations gênantes pour François Pinault* », propriétaire de l'enseigne. La Fnac « *récuse toute opération de ce type* » et indique qu'à la date du samedi 18 mars, « *560 exemplaires sur les 1 500 vendus* » l'ont été dans ses magasins.

Hachette Livre a fait l'acquisition de l'éditeur scolaire anglais Philip Allan Updates, qui est présent au Royaume-Uni dans le secteur secondaire. Philip Allan Updates, qui compte 57 employés pour 10 millions d'euros de chiffre d'affaires, rejoindra le groupe Hodder Headline, conservant son nom et ses sites près d'Oxford.

A la Foire du livre de Londres, sept éditeurs français s'étaient disputé les droits du premier roman de Steven Hall, *The Raw Shark*, qui avait été mis aux enchères par l'éditeur britannique Canongate. Robert Laffont a emporté la mise. Les éditions Denoël publieront *The Reluctant Fundamentalist*, de Mohsin Hamid (*Le Monde* du 11 mars).

Le groupe Maxilivres (550 salariés, 45 millions d'euros de CA), qui dispose de 143 points de vente (134 en France, et 9 en Belgique), a décidé de repositionner son enseigne. Fondées en 1978 et spécialisées dans la vente de livres soldés, les boutiques Maxilivres ont décidé de se transformer en « *nouvelles librairies* » de proximité,

mettant toujours l'accent sur les livres en promotion. L'ensemble des points de vente vont être modernisés pour 8 millions d'euros.

Google a annoncé sur son site américain Google Book Search son intention de faire payer la consultation de livres sur Internet. Ce nouveau service sera ouvert aux maisons d'édition américaines et britanniques qui participent au programme de Google. Il leur permettra de fixer les prix de leurs livres et de les intégrer dans un navigateur spécifique.

Franck Bondoux, Benoît Mouchard et Jean-Luc Bittard ont été choisis pour assurer l'intérim de la direction du Festival international de la BD à Angoulême, après le licenciement de Jean-Marc Thevenet. L'ancien directeur a annoncé qu'il engageait une procédure aux prud'hommes, estimant faire l'objet d'une « *rupture abusive* » de contrat.

PRIX. Le prix Cazes-Brasserie Lipp a été attribué à Emmanuelle Loyer pour son roman *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil (1940-1947)* (Grasset, voir page 7). Le Grand Prix RTL-Lire a été décerné à Anne Godard, pour *L'Inconsolable* (éd. de Minuit). Hubert Prolongeau est le lauréat du prix essai France Télévision, pour *Victoire sur l'excision* (Albin Michel). Le prix du premier roman Le Manuscrit Métro est allé à *La Rieuse*, de Monique Moullé-Zetterström. Le prix Jean-Freustie a été remis à Alexis Salatko, pour *Horowitz et mon père* (Fayard). Le prix du patrimoine Nathan-Katz est revenu aux frères Albert et Adolphe Matthis. Gaston Jung s'est vu décerner la bourse de traduction liée à ce prix. Le prix Hennessy du journalisme littéraire a été décerné à Nathalie Crom, responsable des pages livres et idées du journal *La Croix*.

## Tensions entre la maison mère parisienne et sa filiale belge éditrice de BD Remous chez Dupuis

La situation reste tendue entre les cadres, le personnel et les auteurs des éditions belges Dupuis, d'un côté, et la société Media-Participations (Dargaud, Le Lombard, Fleurus, etc.) de l'autre. Ce fleuron belge de la bande dessinée, revendu en juillet 2004 par l'homme d'affaires Albert Frères au groupe français, s'inquiète pour son avenir, craignant qu'on ne respecte pas son identité « *culturelle et locale* ». Il redoute des restructurations qui pourraient menacer ses projets éditoriaux et sa liberté de création.

Jeudi 9 mars, la démission surprise du directeur général, Dimitri Kennes, a mis le feu aux poudres. Le dirigeant avait proposé, sans succès, le rachat des éditions Dupuis par lui-même et des managers. Sinon, il réclamait la poursuite de sa mission, avec une plus grande liberté de gestion. Des cadres de la société de Marcinelle ont rencontré le PDG et le président de Media-Participations, Vincent Monta-

gne et Jacques Jonet. Mais l'entretien n'a rien donné, les deux dirigeants confirmant leur hostilité à toute revente. M. Kennes et ses alliés affirmaient pouvoir mettre sur la table 102 millions d'euros, soit le montant précis versé à Albert Frères, il y a vingt mois.

### Guerre des nerfs

De leur côté, refusant d'accepter le déplacement du centre de décision de Bruxelles vers Paris, lié au rachat de leur maison d'édition, les auteurs ont rallié le mouvement de protestation, aidés par une décision maladroitement de la direction française.

Vendredi 17 mars, Media-Participations a annoncé le licenciement brutal de Claude Gendrot, directeur éditorial, et d'Alain Flamion, directeur de la logistique, tous deux anciens porte-parole des cadres. Après un mouvement de grève, Claude de Saint-Vincent, directeur général adjoint de Media-Participations, a accepté lundi 20 mars,

la réintégration des deux directeurs.

Cette décision a permis la reprise du travail, mais n'a pas résolu le fond du problème : MM. Gendrot et Flamion, qui ont réclamé un délai de réflexion, exigent un engagement écrit de leur actionnaire au sujet des conditions pratiques de leur autonomie. Media-Participations écarte toute velléité d'indépendance. Le sort de M. Kennes reste aussi au cœur du conflit.

Dans la guerre des nerfs qui l'oppose aux dessinateurs, le groupe français semble toutefois avoir marqué un point. La maison mère a proposé à Huguette Marien le poste de directrice générale par intérim. M<sup>me</sup> Marien est l'épouse de Jean Van Hamme, auteur de *Largo Winch*, *Thorgal* et *XIII*, best-sellers de la BD belge. Le scénariste, très respecté, a accepté que sa femme tente une difficile médiation. ■

JEAN-PIERRE STROOBANTS

## AGENDA

LE 23 MARS.  
REPORTAGE. A Lyon, la Villa Gillet accueille Philip Gourevitch et Jean Rolin, qui s'entretiendront sur le thème « *Reportage, enquête et littérature* » (à 19 h 30, 25, rue Chazière, 69004 ; rens. : 04-78-27-02-48 ou info@villagillet.net).

LES 24 ET 25 MARS.  
MODERNISME. A l'abbaye de Pontigny (89), tenue du colloque du groupe de recherche Pontigny-Cerisy : « *Modernisme* », modernité et les décades de Pontigny » avec, notamment, Emile Poulat et François Chaubet (à 9 h 30 ;

rens. : 03-86-47-54-99 ou amis.de.pontigny@wanadoo.fr)

LE 25 MARS.  
LIVRE POLITIQUE. A Paris, la 15<sup>e</sup> Journée du livre politique, qui aura pour thème « *Peuple et démocratie* », s'articulera autour de cinq débats, des remises du Prix des députés et du Prix du livre politique et de nombreuses dédicaces (à 10 heures, à l'Assemblée nationale, 33, quai d'Orsay, 75007 ; entrée libre sur présentation d'une pièce d'identité).

DU 24 AU 26 MARS.  
FOURNIER/RIVIÈRE. A Bourges (18), pour l'ouverture

au public des documents du fonds d'archives d'Alain Fournier, débute l'exposition « *Ecrire l'amitié : autour d'Alain Fournier et de Jacques Rivière* » (jusqu'au 29 avril). Deux colloques « *Amitié et création littéraire* » et une promenade littéraire marqueront l'événement (rens. : 02-48-23-22-50 ou www.mediatheque-bourges.fr).

LE 26 MARS.  
KRACAUER. A Paris, célébration du 40<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Siegfried Kracauer par le Musée d'art et d'histoire du judaïsme (à 14 h 30, rens. www.mahj.org).

# Tom Wolfe

## « Mes maîtres s'appellent Zola et Balzac »

A l'occasion de la publication en France de « Moi, Charlotte Simmons » (éd. Robert Laffont), l'auteur de « L'Etoffe des héros » et du « Bûcher des vanités » s'est confié à Philippe Labro

Son père était « agronomiste » et dirigeait une revue bimensuelle consacrée à la terre, aux plantes et aux arbres. Le magazine s'appelait *Southern Planter*, publié à Richmond, en Virginie, dans ce Sud d'où il vient et dont il a conservé la caresse dans la voix, la courtoisie dans le geste, et l'ineffable distance souriante de ceux qui ont reçu, de leur histoire et de leurs ancêtres, la certitude que rien n'est certain.

Thomas Kennerly Wolfe a tout vu, tout entendu, tout répété, mais, lorsqu'il se souvient de cette époque, l'œil bleu acier devient indulgent, sans pourtant rien perdre de son éclat – cette acuité avec laquelle, tel Fabre et les insectes, il dissèque depuis cinquante ans les mœurs de ces myriades de microcosmes qui composent l'énigme de la société américaine. Le septuagénaire best-seller, dont chaque roman éclabousse l'établissement new-yorkais bien-pensant, retrouve, à l'évocation des jours enfuis, le ton chantant du pays natal. Il revoit son père, penché sur les feuilles de papier quadrillé jaune, scribouillant des phrases du genre : « Comment utiliser le miel le plus suave pour la conservation des germes de blé. » Deux semaines plus tard, les gribouillis paternels devenaient « de belles lettres en typ noir et blanc, quelque chose qui brillait, étonnant et clair. La magie du papier et de l'imprimé ! Alors j'ai proclamé à haute voix : "Plus tard, je serai écrivain." » Il avait 5 ans.

Il y a quelques années, dans sa maison de week-end à Southampton, Tom m'a montré une photo. On le voit, la lippe sceptique, la dégaine insolente, portant chapeau mou et imperméable. « Je voulais ressembler aux reporters du cinéma des années fin 1930 et 1940, j'avais cette vision romanesque de types perchés sur la terrasse du gratte-ciel de leur journal, dominant le monde avant de descendre pour en fouiller les entrailles, comme Walter Winchell, le phénoménal chroniqueur des faits divers de Broadway. » Il travaillait pour le *Springfield Union*, à Springfield, Massachusetts. Il venait de quitter Yale University – cinq ans d'études supérieures.

A 27 ans, donc, après un court et éreintant job d'assistant camionneur, Tom Wolfe, que personne n'appelait Tom, mais TK (prononcez *tiké*), est engagé comme simple reporter. La photo date de cette période, fin des années 1950. « J'ai commencé par la rubrique nécrologique, puis j'ai tout fait. J'étais fasciné par le métier. »

On reconnaît un homme, sur la photo, face à Tom. Visage encore frêle, mais, déjà, l'aura du leader, John F. Kennedy. Tout le monde spéculait que le jeune sénateur sera candidat à la candidature pour la présidence des Etats-Unis, mais il ne s'est pas déclaré, alors on le suit de près. Tom réussit à s'immiscer dans un meeting au sein d'une manufacture d'armes en danger de fermeture. Pertes d'emploi, chômage, et par conséquent promesses électorales du sénateur, qui se laisse aller à une algarade à l'encontre des vieux crabes de Washington, « tous ces sénateurs, les mains enfouies dans des pots d'argent, et à qui on fera rendre gorge quand on aura pris le pouvoir ». Quelqu'un s'approche de Kennedy : « Vous savez qu'il y a un reporter dans la salle. »

Silence. On découvre Tom, galure sur le crâne, immobile. « Tout ce que j'ai dit est, bien entendu, "off the record" », assène Kennedy.

Tom élève la voix, poli et ferme : « J'ai bien peur que ce ne le soit pas. Il y a trop de monde ici. »

– Je vous retrouve dehors dans cinq minutes », lâche Kennedy.

Sur le trottoir, les deux hommes sont face à face. Kennedy : « Au fait, si vous publiez ce que j'ai dit, vous allez faire du tort à beaucoup de gens. Je suis sûr que votre patron n'aimerait pas ça. Tenez-vous-le pour dit. »

Tom ne pipe mot, salue le futur président d'un petit coup de l'index sur le rebord du chapeau, rentre à la rédac, tape sa copie, et on publie le papier. Le lendemain, irruption furieuse de Larry O'Brien, homme à tout faire du clan Kennedy, membre à vie de l'« Irish Mafia » :

« On était d'accord que c'était off. Vous aviez donné votre accord. On vous le fera payer ! »

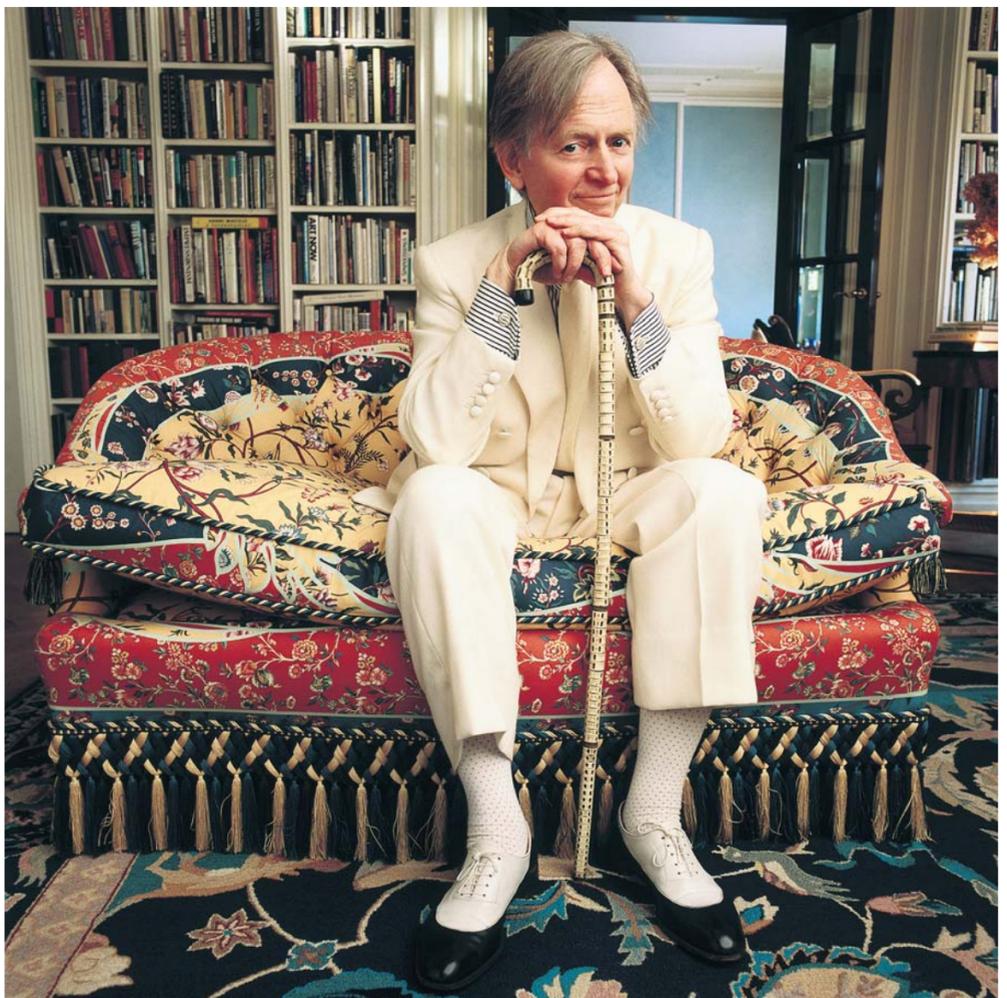
– Rien du tout, répond Tom. Vous mentez. J'ai rapporté ce que j'ai entendu, point à la ligne. »

Avec le recul, quand on évalue l'épais opus journalistique et littéraire de Tom, on pourrait avancer que la photo – et son histoire – résume tout : le goût de la vérité ; l'exécration de ce qui est « correct » – politique, culturel, sexuel ; l'indépendance farouche ; le désir de provoquer, d'aller contre toute idéologie dominante, de décrire avec sel, saveur, humour les travers et idiosyncrasies de son temps. Mais en ayant respecté le dogme premier : l'enquête sur le terrain. Devenu romancier à part entière, Tom Wolfe n'a jamais abandonné sa pratique du chercheur, renifleur de tendances, collecteur avide de argots, accents, paradoxes et rites des univers au centre desquels il décide de plonger. Pilotes d'essai de la NASA, hippies hallucinés des sixties, milliardaires de l'immobilier d'Atlanta, gauche caviar « radical chic » de Park Avenue, golden boys des années 1980 à Wall Street, à chaque fois, il faut d'abord avoir emmagasiné le vécu, l'observer, le raconter. Ensuite, la fiction, le délire verbal, l'obsession de ne pas lâcher le lecteur prennent le pouvoir. Une dominante : aller chercher des environnements précis, insolites, pour que, de cette particularité, ressorte une vérité universelle.

« J'admire Philippe Roth, j'aime bien Richard Price (Clockers) et Carl Hiassen. Ils partent explorer des univers clos et inconnus. Sinon, je ne lis pas les autres. C'est drôle, ici, à Paris, on s'étonne que j'ignore MacInerney, Easton Ellis, mais ce sont les auteurs d'un même livre : le "premier roman" typique, jeune et rapide, Manhattan. Et puis, après – sinon des redites, rien. Auster ? Connais pas. Mes maîtres s'appellent Zola et Balzac. Je ne suis pas satirique. J'informe. Je voudrais correspondre à la belle définition que Balzac donnait de lui-même : "secrétaire de la société". »

Il rit. « Je vais te livrer un secret : j'ai eu d'autres sources d'inspiration. Un groupe d'écrivains soviétiques, ignorés de tous, ou presque, datant de la révolution de 1917, les frères Serapion. Ils racontaient cet événement énorme sous l'influence des symbolistes français, Mallarmé, Baudelaire. Je me suis intéressé à leurs manières, et les ai développés : ellipses, exclamations, onomatopées, tirets, digressions, pour parvenir à ce que je rêve d'obtenir : un concert d'idées brisées. Ce qui se passe dans la tête, l'incessante fracture du flot de conscience. »

– Où as-tu déniché ces gens-là ?  
– Dans les rayons de la bibliothèque de Yale. Quand j'avais 22 ans, j'y passais mes nuits, pendant que mes copains couraient les filles, l'alcool ou l'ascension obligée des échelles du statut social.  
– Ça n'a pas changé ? C'est ça, Moi, Charlotte Simmons ?



ALLISSON LEACH/CONTOURPHOTOS.COM

– Ça a empiré. C'est la loi de l'entropie. Un campus est un cocon. Pendant quatre ans, les jeunes, débarrassés de la tutelle parentale, peuvent, en toute impunité, vivre la dernière grande récréation de leur existence. Les filles, grâce à la vertu du féminisme, ont fait le choix de se situer à leur niveau. Elles se bourrent la gueule comme eux, elles parlent le patois "fuck" avec délectation.

– Intraduisible, d'ailleurs, ce "fuck".  
– Ah bon ? Si j'ai pu introduire un nouveau mot dans votre belle langue, ce sera une de mes gloires. »

Pendant trois ans, Tom Wolfe traverse les Etats-Unis, en train, en avion, en voiture de location, il vit sur place, passe du temps chez l'habitant, assiste à des matches, des rallies, il absorbe, comme l'éponge qu'évoquait Francis Scott Fitzgerald. Il bat la semelle, écoute les mômes, jusqu'à l'explosion de ce qu'il appelle leur « information compulsion ».

« A un moment, afin de se faire valoir, les gens vont te livrer des détails d'une précision inouïe. Il faut rester silencieux, être modeste, c'est pas toi la star, c'est l'autre. C'est ainsi que j'ai procédé sur quatre grands campus, dans quatre régions différentes. Tout a tourné autour d'un axe : l'accès à un statut. Et comment un être peut renier sa propre éthique sous la pression anormale du milieu social dans lequel la vie l'a jeté. C'est Charlotte. J'éprouve de la tendresse pour elle. A son âge, j'avais quelques-uns de ses traits. Timide, naïf, élevé dans les valeurs du Sud. Mes deux tantes, des vieilles filles qui vivaient dans un bourg de 50 habitants, me disaient que j'étais génial. J'y ai cru. Je pressentais qu'il allait m'arriver de grandes choses. »

Au bout de trois ans d'investigations, il arrive ceci : Thomas K. Wolfe s'installe face à son ordinateur. Fidèle à un ordre qu'un jour un chef d'infos lui avait donné : « Arrête-toi quand ça devient emmerdant », Tom se met à l'œuvre, et, au grand désespoir de Sheila, son épouse, son ange gardien, déchire, détruit, réécrit, recommence, jusqu'à l'épuisement.

« Il y a, disait Flaubert, les écrivains qui bifent, et ceux qui en rajoutent. J'appartiens à la deuxième catégorie. Je suis un "rajouteur". Un rédac chef m'a fait, au New York Herald, le plus beau des compliments : "Just keep it coming." »

Vilipendé par les Mailer, les Updike, les brahmanes de la communauté littéraire de la côte Est, qui, pour l'ostraciser, disaient qu'il faisait du « journalisme » et non « de la littérature » – « Comme s'il y avait une différence ! » –, Tom Wolfe a vécu, au New York Herald, au début des années 1960, dans un climat d'ébriété créatrice, la naissance de ce qu'on appela le « nouveau journalisme ».

Il dit : « On était immensément libres. On a cassé tous les codes. Truman Capote nous a aidés, avec son premier roman - non-roman, De sang-froid. Après, chacun a chanté sa chanson. J'ai trouvé ma musique. Je suis allé le plus loin possible, jusqu'à commencer un article en répétant cinquante fois le même mot : "Hernia" – le son que faisaient les croupiers de Las Vegas. »

Il porte un de ses 32 costumes de flanelle blanche, coupé sur mesure par Vincent Nicolosi (« 76 ans, mon âge ! ») – son tailleur situé au 501, Madison Avenue. Les chemises sont dues à Alex Kabbaz, façonnier à Ama-

« Mes deux tantes, des vieilles filles qui vivaient dans un bourg de 50 habitants, me disaient que j'étais génial. J'y ai cru. Je pressentais qu'il allait m'arriver de grandes choses »

gansett. Il en possède 75, de toutes couleurs. Il a dessiné lui-même la forme de ses chaussures, qu'il appelle des « faux spats », avec le matériau blanc des guêtres marié au cuir noir et dont il a passé commande au seul artisan capable de répondre à ses exigences, Cleverley & Sons, à Londres. Les boutons de manchettes ? De l'émail bleu, serti de cuivre, avec des étoiles et une lune – achetés chez Tender Buttons, sur la 62<sup>e</sup> Rue, entre Lexington et la III<sup>e</sup> Avenue.

Il refuse qu'on l'enferme dans une case : « Je ne cherche pas les définitions. S'il fallait en trouver une, ça ne me gênerait pas que l'on dise : il essaie d'exprimer le chaos de la vie et de la société en apportant une qualité documentaire, avec l'espoir de créer un effet tel que le lecteur en sera stupéfait. »

Tom se concentre aujourd'hui sur son nouveau projet : une longue conférence, en mai prochain, à Washington, la « Jefferson Lecture », le rendez-vous culturel le plus prestigieux de l'année. Il a choisi le titre : « Human Beast ».

« Bien évidemment, c'est un hommage à Zola. Je veux parler de ce qui motive les hommes. Par exemple : le mâle qui a décidé de se battre, et le mâle qui refuse de se battre. Tout ce qui suit n'est que l'ombre de cette dualité. Autre idée : la bête humaine est convaincue qu'elle connaît le sens de l'existence. Elle a peut-être trop lu Jean-Jacques Rousseau. Je vais aborder Freud. Après tout, c'est grâce à lui qu'en ce moment même des milliers d'orgasmes ont lieu dans les foyers bourgeois. Je veux raconter la bête humaine, et j'en ferai, sans doute, la matière de mon prochain roman. »

Alors, sur le visage de l'écrivain, j'ai vu passer la promesse faite par un enfant, il y a longtemps, dans l'air parfumé du Sud, le pays où les voix sont douces et l'ambition illimitée. ■

PHILIPPE LABRO

### MOI, CHARLOTTE SIMMONS (I am Charlotte Simmons)

de Tom Wolfe  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Cohen, éd. Robert Laffont, « Pavillons », 652 p., 24 €.

## LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

### LITTÉRATURE

- Les Détectives sauvages**, de Roberto Bolaño (éd. Christian Bourgois).
- Le Mangeur**, de Ying Chen (Seuil).
- Ecris la vie**, d'Abdellatif Laâbi (La Différence).
- Aux Etats-Unis d'Afrique**, d'Abdourahman A. Waberi (J.-C. Lattès).
- Millénaire mode d'emploi**, de J.-G. Ballard (éd. Tristram).
- Villa Amalia**, de Pascal Quignard (Gallimard).
- Laëzza**, de Mohammed Dib (Albin Michel).

### ESSAIS

- Une rage d'enfant**, d'André Glucksmann (Plon).
- Bibliothèques intérieures**, de Brian Stock (éd. Jérôme Millon).
- L'Immigration positive**, de Jack Lang et Hervé Le Bras (éd. Odile Jacob).
- Le Singe en nous**, de Frans de Waal (Fayard).
- L'Histoire des avant-dernières choses**, de Siegfried Kracauer (Stock).
- Les Racines chrétiennes de l'Europe**, de Bruno Dumézil (Fayard).
- La Saveur du monde**, de David Le Breton (éd. Métailié).